



ATELIERS D'ÉCRITURE

—ANNÉE 2024—

Animés par Michèle Lesage

Les fauteurs de mots

Table des matières

INDEX	5
L'INFINIMENT PETIT	6
À pas de loupe	7
Quelque chose d'extraordinaire	10
Le grain de sable	12
Je n'y suis plus	14
Ils sont si petits	16
Le plaisir d'écrire	18
La « <i>Cupule</i> » : si petit, mais si puissant	20
De petits détails	23
Sur le qui-vive	24
L'enfant murmurait « doux »	27
REPRENDRE À ZÉRO	29
Et si je n'étais jamais née ?	30
Ouf !	32
Reprendre à zéro... exercice de non-être	34
Si jeunesse savait	36
Repartir à zéro	38
Rider est mon uchronie	41
À quoi bon	45
DANS LA PEAU DES AUTRES	47
Conflit autour d'un confit	48
Ah, les traditions !	51
Trop de pression	53
Ce ne sont que quelques jours !	55
Un duo de boxe	58
À LA TABLE D'À CÔTÉ (EXERCICE DE DIALOGUE)	61
Drôle de négociation	62
À la table d'à côté...	65
À la table d'à côté, le ton montait	68

Question d'humeur	70
La surprise	74
Les amoureux sont seuls au monde	76
Au resto du coin	80
Ça fait longtemps	83
L'invitation	85
LA MAISON AU BORD DU LAC	88
Zut, une écharde !	89
Une journée de pluie	91
Un séjour en famille	94
La brume recouvre le lac	97
Un paradis	99
DOUBLE SENS	102
L'ivre	103
En-tête	106
Les derniers mots	109
Tu m'étouffes	111
Inviter à la Canadienne ou à l'Africaine	113
Ça y ait, j'ai osé !	116
LABYRINTHE	118
35 000 décisions par jour	119
Vertige	121
Qui êtes-vous ?	124
Un souvenir de voyage	126
L'aventure	128
La page 365	130
Une sensation nouvelle	132
Les traboules de Lyon	134
DIRE SANS DIRE	136
Un témoignage parfait	137
N'y voir que du feu	139

L'odeur de l'adrénaline	141
Le risque de dire	143
Jours de chasse	145
La mystique de l'amour	148

INDEX

<i>Angele, Rebecca</i>	30, 103, 119, 137
<i>Bertrand, Louise</i>	7, 48, 62, 106, 121, 139
<i>Dubois, Mireille</i>	32, 65
<i>Filteau, Hélène</i>	10, 34, 51, 68, 89, 124
<i>Lavigne, Françoise</i>	12, 70
<i>Lesage, Michèle</i>	14, 36, 53, 74, 91, 109, 126, 141
<i>Marcotte, Martine</i>	16, 111, 128, 143
<i>Niles, Cécile</i>	18, 38, 76
<i>Rocque, Rachelle Rose Anna Marie</i> .	20, 41, 55, 80, 94, 113, 130
<i>Santamaria, Violeta</i>	23
<i>Simard, Paule</i>	24, 58, 83, 97, 116, 132
<i>Tardif, Sylvie</i>	27, 45, 85, 99, 134, 148



L'infiniment petit

Thème : mots rares imposés sans en connaître le sens



À pas de loupe

Par Louise Bertrand

Mots imposés : équanimité, catleya

J'ignore quand cela est survenu, mais je me rappelle que cela devait être dans ma petite enfance alors que je n'étais pas plus haute que trois pommes. Bon, évidemment, l'expression est exagérée. Quel enfant vraiment ne mesure que trois pommes ? Quoi qu'il en soit, je devais avoir cinq ou six ans. Je vivais à l'époque dans un village isolé, là où il faisait bon pour les parents d'élever leurs enfants. En fait, ils les laissaient plutôt aller dans la nature ou dans les rues où les autos respectaient les jeux de marelle et de ballon-chasseur. Il n'y avait aucune crainte d'enlèvement d'enfants, mis à part l'intérêt pour le bandit de se construire un abri dans les bois adjacents pour s'y cacher avec le fruit de sa capture. Nous étions donc dans la ouate et les sœurs qui nous enseignaient avaient été formées bien avant la grande débandade de la religion et des mœurs qui les encadraient. Les adultes avaient qualifié cette époque d'*équanimité*¹, soit un parfait équilibre entre l'intimité et l'amitié. Nous étions heureux bien qu'insouciant.

¹ Équanimité : Égalité d'âme, d'humeur. Indifférence, sérénité.

Or, un matin très chaud du mois d'août, ma mère m'avait catapulté à l'extérieur pour y jouer, prétextant qu'elle avait fort à faire sur sa machine à coudre et qu'elle ne pouvait me surveiller. Mon frère avait suivi, le chien et le chat aussi. Nous étions là, dans la cour arrière, près de la niche, à nous demander ce que nous pourrions bien faire pour occuper le temps. Il était trop tôt pour rejoindre les amis. Mon frère avait sur lui sa loupe qu'il avait reçue en cadeau à sa fête en juin, en même temps qu'un microscope dernier cri. Il eut donc l'idée de l'utiliser pour observer le sol à défaut de regarder le ciel, y trouvant alors matière à agrandir. S'approchant près de la jonction entre la terre battue jouxtant la niche et l'herbe haute, il aperçut une colonie de fourmis et me cria de le rejoindre. Je délaissai *Catleya*², notre chatte norvégienne, qui alla se réfugier sur le toit de la niche pour observer les arbres à proximité et le potentiel de proies ailées. Elle était bien là.

Mon frère, devant cette avancée plutôt longue de bestioles, entreprit de les observer plus attentivement. Il prit sa loupe et la positionna dans un angle où le soleil fonça droit sur la vitre. Sans trop comprendre ce qui se produisit, il aperçut une légère fumée embuer sa loupe et vit une fourmi se tortiller dans tous les sens puis se retourner, les six pattes en l'air, pour ensuite s'immobiliser. Je précise ici que mon frère, bien que plus vieux que moi, n'avait pas plus d'onces d'intelligence. La vengeance est un plat qui se savoure froid, tenez-vous le pour dit, les frères !

Évidemment, le grand frère n'arrêta pas là son expérience. Il passa à une seconde fourmi, puis à une autre et encore une autre, jusqu'à l'extinction quasi complète de la colonie.

Mon père nous appela. Il était temps de partir à l'école. Pas question de la louter !

Toute la journée durant, je réfléchissais au pauvre sort d'autres potentielles victimes terrées dans leur fourmilière. Et je frémissais de subir le même sort, moi la cadette de la famille, l'infiniment petite.

² Catleya : Orchidée à grandes fleurs richement colorées.

Depuis, j'ai grandi et compris que, malgré notre positionnement dans l'espace, il y aura toujours de la cruauté envers les petits par de plus grands. Pour l'amoindrir, il suffit d'avancer à pas de loupe en tentant d'éloigner le soleil parfois un peu trop dangereux.



Quelque chose d'extraordinaire

Par Hélène Filteau

Mots imposés : panoptique, oryctérope

C'était si petit, infiniment petit, j'aurais assurément besoin de tout mon *panoptique*¹ afin de pouvoir révéler ne serait-ce qu'une infime partie de la chose. En mettant mon œil à l'appareil, je vis immédiatement que c'était quelque chose d'extraordinaire. Je n'avais jamais vu de circonvolutions pareilles s'entrecroiser, se chevaucher, s'enrouler en se rapprochant et en s'éloignant. Mes yeux écarquillés sur l'objectif...

Se reprendre et focaliser, aller de l'avant dans la découverte de l'infiniment petit. Mon cœur bat la chamade. Du calme, du calme... respire... je dis à ma main chaque geste clairement, un à la fois, afin de calmer ma frénésie et de faire fonctionner les manettes.

Ciel! Tout doucement se révèle à moi un petit point qui s'anime, s'étoile, se resserre... puis un autre arrive devant mes yeux et c'est un ballet qui s'anime lorsqu'un troisième point apparaît.

¹ Panoptique : qui permet de voir sans être vu.

J'ai le souffle coupé !

Mais qu'est-ce que c'est ?

Je prends sur l'étagère, à côté de mon bureau, le livre des livres de l'infiniment petit.

La bible de l'infiniment petit. Je cherche à travers toutes les images pour trouver ce que j'ai sous les yeux.

Je demande au collègue de l'autre côté de la salle.

— Viens voir !

Il s'approche, regarde et comme moi, reste coi.

— Dis donc, c'est quoi cela, c'est tellement fascinant ! On ne peut s'empêcher de rester les yeux rivés sur ce ballet fantasque.

Je fouille mon livre, les pages sont comme du papier de soie, image par image.

Avons-nous fait une découverte ?

Une nouvelle vie microscopique ?

Je tourne les pages, une à une, et voilà que je trouve une série d'images représentant le magnifique ballet qui s'opère sous nos yeux.

C'est un *oryctérope*² ambulant... je dirais dansant !

² Oryctérope : mammifère nocturne d'Afrique au long museau et à la langue gluante.



Le grain de sable

Par Françoise Lavigne

Mots imposés : pétéchie, glabelle

Il y a une chanson de Michel Fugain qui m'a toujours inspirée; je me souviens clairement d'un passage « Moi qui ne suis qu'un tout petit grain de sable, rien qu'une goutte d'eau posée sur l'océan, moi qui voudrais vivre, qui voudrais survivre, qui voudrais arrêter le temps... »

C'est souvent comme cela que je me sens.

Une *pétéchie*¹, juste une toute petite minuscule particule dans un univers qui donne le vertige. C'est particulièrement vrai quand je suis couchée sur le dos, dans un des rares endroits de la planète où on voit vraiment le ciel étoilé, et que l'immensité de cette voûte me donne le vertige. Ou alors lorsque je marche sur une plage, de préférence au lever du soleil, avant qu'il n'y ait trop de monde, et que le bruit des vagues, le calme et sécurisant retour constant de l'eau charrie son lot de coquillages et de sable. Dans ces moments, les paroles de la chanson me reviennent inexorablement.

Un de mes petits chéris qui, à cinq ans, me surprend toujours m'a conté récemment une histoire qui m'a transportée dans ces réflexions, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Je vous cite ses propos. « Tu sais, mamie, avant, je vivais sur une planète qui brillait de mille feux. Je revenais régulièrement voir dans le ventre de maman si mon cœur battait toujours.

¹ Pétéchie : petite tache apparaissant sur la peau à la suite d'une hémorragie cutanée.

Un jour, j'ai su que c'était le moment où je devais sortir du ventre de maman. Et depuis ce temps, je ne suis jamais retourné sur ma planète ».

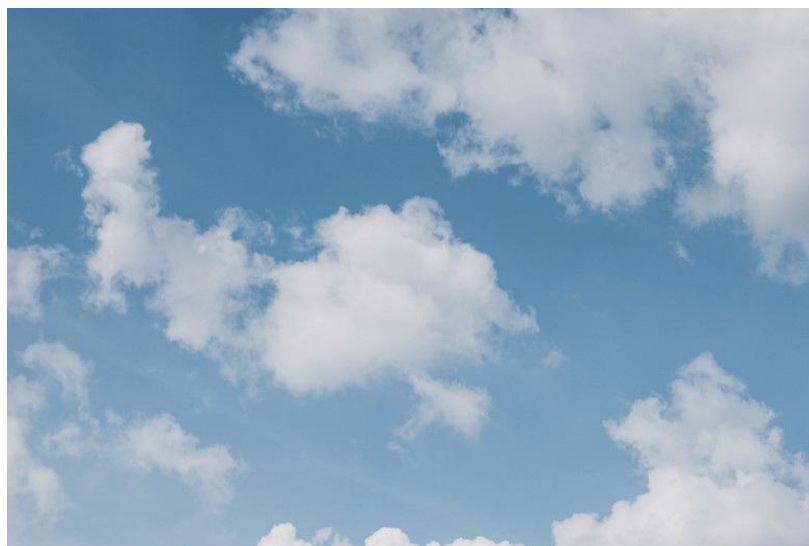
Alors, infiniment grand ? Infiniment petit ? Un grain de sable dans l'univers ? Cette conscience d'être si petit, dans un univers si grand. Ce doute de qui était avant, ce qui sera après. Ça rend humble, il me semble. Mais entendre un enfant de cinq ans parler de sa belle planète avec cette évidence naturelle d'une mémoire très vive, ça donne le goût de sentir que notre infiniment petite personne fait partie d'un tout tellement plus grand.

De l'autre côté de la vie, je pense à ceux que j'aime et qui sont repartis. On se demande où. J'aime à penser qu'ils sont retournés sur leurs planètes, des planètes qui brillent de mille feux ou qui sont remplies de plages de sable blanc. Des planètes de l'autre côté de la vie comme nous la connaissons, avec des limites que nous cherchons à franchir.

Ces jours-ci, les images du télescope Webb m'impressionnent. Cet infiniment grand qui est si plein d'infiniment petites particules. Ces galaxies, ces trous noirs, ces *glabelles*², ces disques protoplanétaires... tout ce qu'on observe, découvre, scrute, mais surtout, ce qu'on rêve, imagine, transforme.

Moi qui ne suis qu'un tout petit grain de sable, qui voudrais arrêter le temps, j'aime rêver que le temps est éternel, transformable, malléable. Que ceux que je vois à mes côtés, dans cette infiniment petite planète bleue, sont toujours à mes côtés quand ils traversent le voile; que ceux qui viennent d'arriver dans ma vie, que cette petite fille de neuf mois endormie dans mes bras se souvient encore de sa planète d'où elle vient tout juste de revenir. Que le passé, le présent ou le futur ne sont que des mots inventés par l'homme et qu'en fait, nous ne sommes qu'une partie d'un tout infiniment grand, sans limites, de temps, de lieux. Il ne nous manque que la mémoire de cette trame universelle.

² Glabelle : zone légèrement proéminente, comprise entre les deux sourcils.



Je n'y suis plus

Par Michèle Lesage

Mots imposés : sprue, rubalise

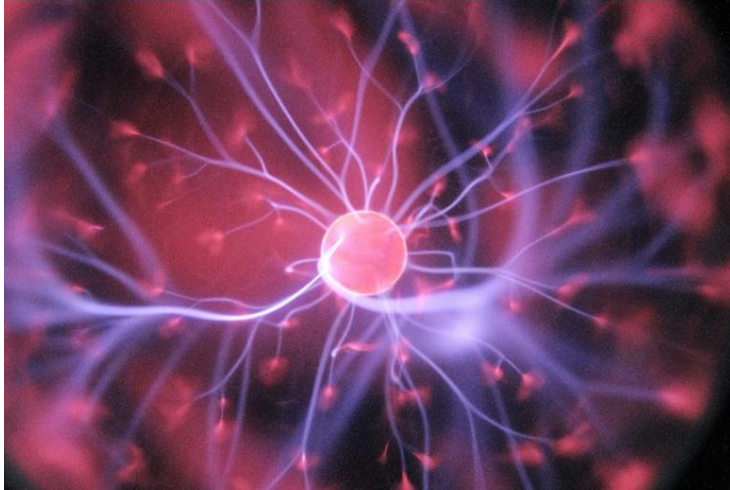
Je ne me suis pas préparé. D'autres l'ont fait pour moi. Je ne me ressemble pas, ils diront tous qu'ils ont bien travaillé. Ils n'ont pas pu reproduire mon sourire, ma joie de vivre. Je suis plus maigre qu'à l'ordinaire. Ils m'ont vidé de ma substance. Je ne peux pas dire que je flotte au-dessus des quelques personnes qui se sont rassemblées. Je ne vois rien, je sens les choses plus que je ne perçois le monde. Cependant la musique, elle, chemine jusqu'à moi. Un pianiste joue. Chaque *sprue*¹ m'enveloppe. Je me dissous, incapable de regrouper la moindre particule de matière qui me composait auparavant. Bientôt, je m'évanouirai dans la bienveillance de ce moment.

Un souvenir comme un lien non dénoué m'empêche de m'évaporer entièrement. Ou plutôt une suite de maillons qui forment une chaîne, tous ces gestes d'amour qu'on m'a prodigués ou que j'ai posés. Je voudrais japper, les sons ne sortent pas.

¹ Sprue : affection intestinale chronique caractérisée par une diarrhée fréquente et abondante.

Mon double réel trône sur un socle près du mur du salon où j'avais mon coussin. Un jouet, une photo. Comment puis-je le savoir si je n'y suis plus ? Il me prend l'envie de courir, de gambader, de rapporter la *rubalise*² qu'on me lançait. Ça n'arrivera plus. On a ouvert une fenêtre, le soleil entre, un rayon m'attrape et rompt les atomes qui s'accrochaient encore les uns aux autres. Je me disperse, je m'efface, plus rien.

² Rubalise : ruban de signalisation aux couleurs vives



Ils sont si petits

Par Martine Marcotte

Mots imposés : pagure, tue-diable

Quel *pagure*¹ ! Ils sont si petits, on aimerait bien les oublier mais, puisqu'on sait qu'ils existent, ce n'est pas si simple. Je n'aime pas penser que je partage mon lit avec des acariens, j'aimerais mieux un être pas mal plus grand, plus beau et doté de la parole. De même pour les virus et les prions, ils ne sont même pas vraiment vivants mais ils sont quand même doués pour nous pourrir la vie. J'aimerais trouver un bon *tue-diable*² pour me débarrasser d'eux mais je ne crois pas qu'il y en ait sur le marché, certainement pas à l'épicerie en tout cas.

L'infiniment petit, encore plus petit, genre particules atomiques, m'inquiète aussi. Si on se fie à la théorie du chaos, le vol d'un charmant papillon en Afrique peut entraîner un cataclysme ailleurs dans le monde. Alors, tout ce qui peut arriver à un neutrino risque d'affecter ma vie ? C'est angoissant.

¹ Pagure : crustacé couramment appelé bernard-l'ermite.

² Tue-diable : Appât à plusieurs hameçons (chenille, poisson artificiel) pour la pêche à la truite.

J'essaie de me convaincre que j'ai un certain contrôle sur ce qui m'arrive mais il y a des moments où je préfère me confier à l'univers, en espérant qu'il sait ce qu'il fait.

Quand ça va assez mal, je me dis que la situation ne peut que s'améliorer. C'est quelque peu optimiste mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour attraper quelques heures de sommeil ? Et puis franchement, même si je n'ai aucun pouvoir sur la température, les guerres ou les épidémies, je peux au moins essayer d'orienter mes pensées vers des interprétations positives de ce qui m'arrive et des émotions qui en découlent.

Les émotions, je me demande à quoi elles correspondent dans mon organisme. Un petit surplus momentané de sérotonine quelque part dans mon cerveau ? Quelques neurones sensibles qui ne se demandent pas s'ils ne sont pas trop petits pour considérer la possibilité de changer le monde ?

L'univers est si vaste, à la fois infini et en expansion. Je me sens toute petite face à lui, mais oh combien importante pour moi. Quel serait le bon équilibre entre se regarder le nombril, se prendre pour le nombril du monde et voir la place qu'on occupe vraiment ? Je crois que l'humain se pose ce genre de questions depuis très longtemps. On n'a évidemment peu de connaissances sur les questions existentielles des humains de la préhistoire. Quand la philosophie est-elle apparue ? On sait que les Grecs de l'Antiquité lui ont consacré beaucoup de temps et d'efforts. J'ai parfois l'impression que mes contemporains ne s'y intéressent guère, la consommation de biens non essentiels et non durables tient beaucoup de place dans leur vie.



Le plaisir d'écrire

Par Cécile Niles

Mots imposés : pagure, tue-diable

Et s'il fallait que de la *strige*¹ je perde pied pour tomber dans l'abîme, de plus en plus loin, de plus en plus profondément, jusqu'à rejoindre ce qui semble l'impossible, jusqu'à ne plus pouvoir, ou si, peut-être, jusqu'à atteindre le presque rien.

Il me semble que je danserais tout autour, que je zigzaguerais vers cette spirale aspirante, je ferais fi de la peur parce que d'emblée, j'aurais *abonné*² mes gestes et mes ardeurs.

Et si la chute dont j'ai mentionné précédemment se passait en moi, en dedans de moi, au plus profond de moi, en cette profondeur qui ne demande qu'à être découverte, accueillie, aimée, en dessous de tant de couches encore de « oui, mais » et de « tant pis ». Là aussi, j'abonnirais les heurts et les grincements de dents.

¹ Strige : esprit nocturne, vampire tenant de la femme et de la chienne.

² Abonner : amender, bonifier. Abonner une terre, s'améliorer.

En ce moment présent, si précieux, je suis avec ce qui est. Je l'accueille, je l'honore. J'occulte tous les instants d'avant, je les laisse se désagréger, se dissoudre. Et pour ce qui est des instants soi-disant à venir, je les ignore puisqu'ils n'existent pas encore.

Je suis, « ici, maintenant » toute embobelinée dans le plaisir d'écrire. Laisser les mots arriver, se faufiler, les abandonner puis en attraper un à la fois, puis accepter parfois qu'il en arrive plusieurs, tout en même temps, dans un « crash », une cacophonie momentanée, pour tout de suite après planer sur la monotonie des mots qui se succèdent candidement, joyeusement...



La « *Cupule* » : si petit, mais si puissant

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Mots imposés : cupule, tue-diable

— Psst, Souris, de quoi parle madame aujourd'hui? J'comprends rien.

— Chhht, mes oreilles sont minuscules, Trompe. Sa voix est trop basse. C'est ton rôle d'entendre les consignes.

Trompe grommela et tenta d'écouter ce que l'enseignante disait, tout en ne sachant pas que cette dernière avait contracté le microbe de la dernière heure, la *cupule*¹. Trompe étendit ses énormes oreilles. En faisant cela, un énorme courant d'air traversa la classe. Tous les élèves frissonnèrent en unisson, mais tout le monde tentait de comprendre les consignes du devoir de mathématiques. Trompe se concentrait fort, mais tout ce qu'elle dessinait au tableau ne faisait aucun sens. Tristounet, Trompe chuchota à son amie :

— Désolé. J'comprends toujours rien.

¹ Cupule : partie d'un végétal formant une petite coupe couverte d'écailles. La cupule d'un gland.

— Peut-être, assieds-toi en avant la prochaine fois.

— Non. Tu l’sais que je ne peux pas m’asseoir en avant. J’veais bloquer la vue de tout le monde.

— Trompe, je ne sais plus quoi te dire. As-tu bien nettoyé tes oreilles ce matin ?

— Souris, tu le sais que ma maman les nettoie tous les jours.

— Ben, mange moins de pommes alors.

Ce petit commentaire déplacé de son amie Souris le blessa grièvement. Il savait que c’était une atteinte à sa personne et à sa situation familiale. Trompe oublia qu’ils étaient en classe et haussa la voix d’un cran :

— Arrête ! Tu sais très bien que je suis allergique à la salade et aux légumes verts. Pis, ce n’est pas tout le monde qui peut rester petit comme toi toute sa vie.

Sans le vouloir, les deux amis interrompirent le rythme de la leçon. Tous les élèves s’étaient tournés vers l’arrière et n’écoutaient plus les consignes du devoir de ce soir-là.

Madame Petitpoux retira ses lunettes roses et dévisagea ses deux élèves et meilleurs amis. Elle n’avait plus la force de répéter les consignes du devoir parce que c’était presque la fin de la journée. Elle prit place derrière son bureau et essuya ses minuscules billes noires lui servant d’yeux. Afin de ne pas perdre patience, elle avala une petite gorgée d’eau. Lorsque le silence revint en classe et que tous les élèves fixèrent le tableau blanc, madame Petitpoux leur souffla :

— Un doux rappel que nous sommes en début de mois et que je vous donne toujours le choix de vous asseoir où vous voulez. N’oubliez pas que je peux vous changer de place à tout moment surtout si vous empêchez les autres d’apprendre.

Trompe replia ses oreilles afin de couvrir ses yeux. Il se sentait si mal. Il était le plus grand de la classe et avait du mal à contrôler son niveau de voix. Il voulait s'excuser auprès des autres élèves et de madame Petitpoux, alors il leva maladroitement sa trompe et attendit son tour patiemment.

— Oui, Trompe. Vas-y, nous t'écoutons.

— Madame Petitpoux, veuillez m'excuser. Je n'ai pas fait exprès. Disons que j'ai du mal à vous entendre aujourd'hui. Je craignais d'être le seul qui se sente ainsi, alors j'avais honte de vous demander de répéter.

Tous les élèves se mirent à affirmer ce qu'avait dit leur camarade en lâchant tout un *zoïle*² de sons et de mots. Madame Petitpoux leur réitéra ce qu'elle leur disait depuis le début de l'année scolaire :

— Mes p'tits chéris. Vous le savez très bien que je vous encourage toujours à poser vos questions parce qu'il y a sûrement une autre personne qui a la même. Pour ce qui est de ma douce voix d'aujourd'hui, j'en suis désolée. J'ai contracté la *cupule* en fin de semaine.

² Zoïle : critique injuste et envieux, détracteur.



De petits détails

Par Violeta Santamaria

Mots imposés : lichoux, acédie

Tout est un détail. L'infini, le gros, le vaste est toujours composé de petits détails. L'hiver est un flocon de neige l'un après l'autre. L'amour est un regard, la morte un soupir, l'art c'est un mot qui trouve enfin son poème. Et nous ? Les invisibles ? Où sommes-nous ? Qui sommes-nous ?

Dans la rangée de bouffe de Dollarama, j'ai vu la faim dans un sac à pain. Une déchirure presque imperceptible dans le sac racontait l'histoire d'un être humain qui ne voulait qu'une tranche pour assouvir le creux.

Les gérants en poste crient et maudissent « Oh, ces *lichoux*¹ voleurs qui aiment ce qui n'est pas à eux ! Va falloir engager une *acédie*² pour diminuer les vols. »

Pour diminuer les vols, il ne faut pas une acédie, il faut moins d'estomacs vides. Juste comme l'hiver est un flocon de neige l'un après l'autre, la faim est notre indifférence l'une après l'autre.

¹ Lichoux : gourmand.

² Acédie : affection spirituelle qui se manifeste par l'ennui, le dégoût de la prière et le découragement.



Sur le qui-vive

Par Paule Simard

Mots imposés : Sybaritisme, nidoreux

Je ne savais pas ce qui m'attendait. J'appréhendais, j'étais sur le qui-vive. Enfermée dans cette cage, je patientais... non pas avec patience, mais avec crainte. Cette opération devait être sans danger, mais on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Nous étions arrivés sur mars depuis environ une semaine et c'était le grand moment. Nous avons enfin trouvé une couche aquifère et il fallait l'explorer. Le tunnel percé n'était toutefois que de quelques centimètres.

Il fallait donc que je sois réduite à cette échelle afin de pouvoir y pénétrer. C'était notre seule chance d'explorer ces espaces sous-martiens et d'en filmer les composantes.

Je me sentais déjà minuscule dans cette cage devant l'ampleur de l'aventure. Il fallait encore que j'en subisse les désagréments physiques. Ça y était, le moteur était en marche et je me sentais diminuer, rétrécir, comme si je rentrais en moi, comme un gant retourné. Le plus dur était de me faire déposer dans le tube par mes collègues qui, malgré toutes les précautions, me bouscullaient de tous les côtés. Il fallait aussi subir le problème du *sybaritisme*¹, qui avait à voir avec l'Étourdissement que le barillet de l'équilibre provoquait. Mais heureusement, ce syndrome était passager.

On déposa alors le tube dans lequel j'étais dans le tunnel creusé. Bien qu'éclairé, le tube s'enfonçait dans une noirceur inquiétante. J'avais quelques mètres à franchir. Mon cœur battait à tout rompre, qu'allais-je découvrir ?

Arrivée dans la matière aqueuse, je fus surprise par l'aspect *nidoreux*² de l'eau. Une sorte de transparence totale, mais dans laquelle flottaient tellement d'éléments, qu'elle paraissait presque opaque.

Après quelques secondes d'ajustement, je commençais à discerner une myriade d'objets, peut-être des organismes vivants, tellement disparates, mais tous plus complexes et fantastiques à mes yeux de terrienne.

Il y avait d'abord un objet circulaire, d'une teinte un peu rosée qui bougeait quelque peu à travers les autres organismes. On aurait dit un ballon, mais duquel sortait une dizaine de minuscules « racines » qui tentaient de pénétrer ses voisins.

Il y avait aussi un organisme filiforme avec une protubérance à une extrémité qui laissait échapper une nuée de filaments qui se tortillaient.

¹ Sybaritisme : goût, vie de sybarite, recherche des plaisirs de la vie.

² Nidoreux : qui a une odeur, un goût de pourri.

Il y avait aussi une sorte de boudin à pattes dont les pinces aux extrémités tentaient de s'accrocher aux autres bestioles à proximité. Soudain, une des pinces coupa un morceau de chair d'une sorte de cristal verdâtre et le fit pénétrer par une ouverture qui venait de se déchirer sur le côté droit du boudin.

Il y avait aussi... il y avait aussi... j'aurais pu ainsi écrire sans fin la multitude d'organismes qui m'entouraient. Tous étaient plus stupéfiants les uns que les autres. Des couleurs miroitaient, réveillées par la lumière de mon tube. Je jubilais. J'étais la première au monde à voir ces merveilles.

Soudain, du coin de l'œil, un mouvement plus rapide me fit tourner la tête.



L'enfant murmurait « doux »

Par Sylvie Tardif

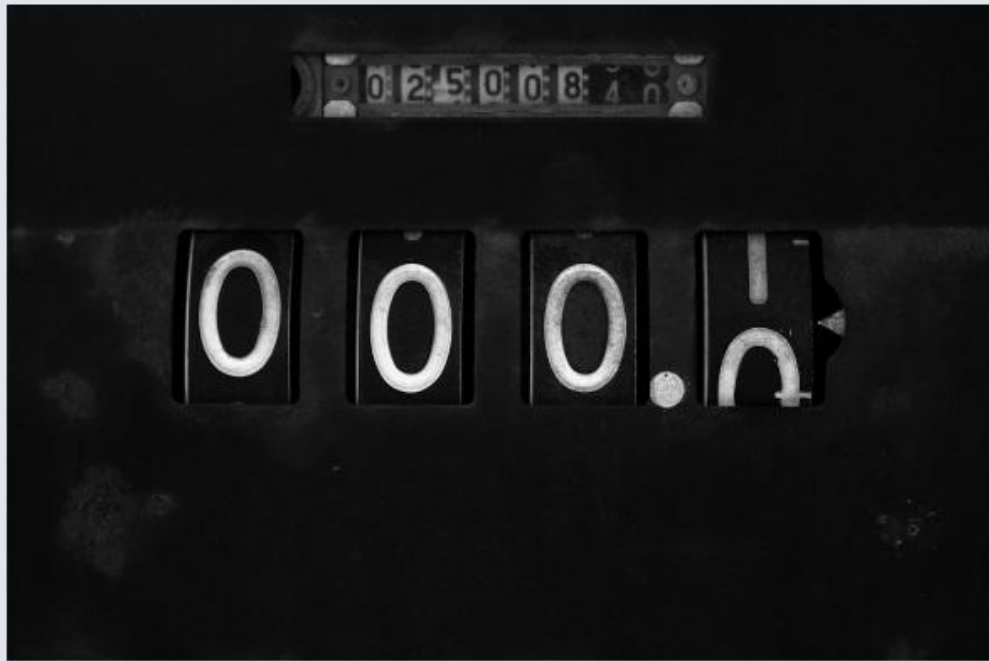
L'enfant regardait la fleur avec curiosité. Il avait réussi à l'arracher de la terre dans un mouvement de force sans toutefois abîmer sa corolle. Son désir était satisfait. Il l'avait pour lui tout seul. Son regard attentif fixait tour à tour chacune des parties de la marguerite qu'il effleurait maladroitement de ses doigts. Il tenait solidement la fleur par sa tige, le petit poing fermé de peur qu'elle ne lui échappe. De son autre main, il touchait chacun des pétales avec lenteur. Le pétale ployait sous la pression des doigts de l'enfant et reprenait sa place ensuite. L'enfant murmurait « doux » après chaque caresse de pétales.

Le cœur jaune de la marguerite ne semblait pas l'attirer. Il était concentré sur les pétales blancs. Il porta la marguerite à sa joue. Il sourit du chatouillement de la corolle contre sa peau. « Doux », murmura-t-il. Il porta la fleur à sa bouche. Il croqua la fleur de ses petites dents blanches, un filet de bave coulant sur son menton. Il grimaça, le goût ne lui plaisait pas. Le cœur de la fleur déchiré par l'assaut de la bouche de l'enfant s'émiettait en de milliers de minuscules particules jaunes lumineuses. « Joli » commenta l'enfant en essayant de saisir le pollen qui s'échappait de la fleur.

La fleur *scotomisait*¹ l'enfant fasciné. Elle lui avait tout offert, sa vie de *thuriféraire*² et tout ce qui en restait. La fleur dévorée gisait sur l'herbe les pétales froissés, le cœur éventré, la tige cassée; l'enfant ayant porté son attention sur une jeune libellule née au printemps qu'il tenait par une aile entre ses doigts maladroits.

¹ Scotomiser : Rejeter inconsciemment hors du champ de la conscience (une réalité pénible).

² Porteur d'encensoir. Au figuré, littéraire Encenseur, flatteur, laudateur.



Par Scott Rodgerson
4589 x 3059

Reprendre à zéro

Thème : style littéraire de l'uchronie



Et si je n'étais jamais née ?

Par Rebecca Angele

En vingt-huit ans, je n'ai pas encore réellement eu d'impact sur la grande histoire. Je vais, donc, me concentrer sur la petite.

Si je n'étais pas née, je n'aurais pas manqué de mourir étouffée par mon lait à près d'une semaine. Mon grand frère, Arnaud, n'aurait pas été témoin de cela. Il ne serait pas de devenu le grand frère surprotecteur qu'il est aujourd'hui. Un papa poule avant même d'avoir des enfants, qui protège et surprotège toutes les personnes qu'il aime envers et contre tout. Mais Arnaud est-il Arnaud s'il n'est pas surprotecteur ? C'est tellement un pilier de sa personnalité que je ne suis pas capable de l'imaginer sans. Mon absence ou plutôt ma non-présence n'aurait-elle détruit ou jamais créé cette personne fantastique que je connais si bien ? Ouf, je me donne mal à la tête, passons à quelqu'un d'autre.

Mon petit frère Vincent. Il m'idéalise. Je lui sers de modèle et de guide pour beaucoup de choses. On dirait que l'idée de le laisser tout seul me fait mal. Mais il faut que je me rappelle : je ne l'abandonne pas. Je n'ai jamais existé. Si je n'étais jamais née, j'espère de tout cœur qu'Arnaud aurait pris ma place pour Vincent. Par contre, ils ont onze ans de différence, donc ça aurait été difficile. Et Arnaud aurait été habitué d'être un enfant unique. J'espère qu'il se serait quand même senti concerné, malgré cela.

En fait, si je n'étais pas née, je ne suis pas sûre que mes parents seraient restés assez longtemps ensemble pour avoir mon petit frère. Et si les enfants étaient la colle qui les a gardés ensemble. Est-ce qu'un seul enfant aurait été suffisant pour les maintenir soudés pendant vingt-huit ans ? Ils se sont séparés quand mon petit frère avait quatorze ans. Si je n'existais pas, se seraient-ils séparés quand mon grand frère en avait onze ? J'espère que non. C'est correct que je n'existe pas, mais Vincent doit exister.

Et qu'en est-il de Thomas ? Mon cousin, qui est aussi mon meilleur ami. Je le connais depuis sa naissance. Trois ans séparent nos deux premiers cris d'existence. On a grandi ensemble cousins, mais aussi voisins. On part souvent dans des questionnements existentiels ensemble. Il m'a un jour dit, tu sais à part avec toi, je ne suis pas quelqu'un qui parle beaucoup. J'espère qu'il aurait trouvé quelqu'un d'autre avec qui parler. Un peu plus tard, après peut-être une vingtaine d'années d'amitié, il m'a aussi dit... — et ça peut paraître intense quand on ne nous connaît pas mais il nous arrive d'avoir des questionnements poussés sur la vie et la mort —, il m'a dit, je ne l'oublierai jamais : « Je ne me suiciderais jamais. Ce n'est simplement pas une possibilité dans notre culture. Mais des fois, je me demande si je mourrais, est-ce que ça ferait une différence dans la vie de quelqu'un. Et franchement, je pense que tu serais la seule à t'en rendre compte. » Si je n'existais pas, est-ce que la fin de cette réflexion serait que personne ne s'en rendrait compte ? Ça me fait mal rien que d'y penser.

Et Naïssata ? Difficile à dire. Elle me dit souvent que si on se sépare, c'est fini l'amour pour elle. Elle va juste avoir plein d'animaux et s'en occuper. Mais là je ne parle pas de séparation. Je n'existe pas. On ne s'est jamais rencontré. Je me demande : « Avec qui serait-elle actuellement ? » Elle aurait peut-être déjà des enfants ! Ça me fait moins mal de penser à ma non-existence dans son histoire, mais notre histoire ne fait que commencer. Pour nous, le « si je n'existais pas » serait sans doute plus difficile dans une vingtaine d'années...



Ouf!

Par Mireille Dubois

Uchronie : terme littéraire. À partir d'un événement qui ne se serait pas passé (ex Elvis n'est pas mort), on reprend à zéro pour inventer l'histoire. Un peu comme Éric-Emmanuel Schmitt a fait dans son recueil dont j'ai oublié le titre, mais qui mentionnait ce qui aurait pu se passer si Hitler avait été accepté aux Beaux-Arts.

Ouf! Pas de dépression, pas d'épuisement professionnel, la vie est bonne pour moi, dans ce monde où tout doit aller vite, vite, vite et où les mots fatigue ou désabusement souffrent d'intimidation.

Je ne connaîtrai pas ces malaises phobiques qui empêchent les gens d'aller à l'épicerie, d'aller voir un film pour se changer les idées, de prendre de grandes marches ou simplement de recevoir ou d'aller au restaurant.

Toutes ces pensées grisâtres les ralentissant, leur enlevant confiance en eux et en la vie. Ces faucheuses de bonheur et de sérénité les contraignant à ménager leur réserve d'énergie, les obligeant ainsi à mettre leur vie sur pause durant plusieurs mois; leur imposant de marcher sur la pointe des pieds de leur vie pour tenter de contrôler leur anxiété.

Alléluia ! J'ai été épargnée. J'ai pu aller de l'avant avec mes projets de vie active, continuer à faire des sports malgré l'avancement en âge, accepter de nouveaux défis au travail plutôt que de m'esquiver devant l'effort et devant l'inconnu. Alléluia !

Élaborer et réaliser des projets plus fous dépassant mes limites et mon ego.

Repartir de zéro ma vie amoureuse avec de nouveaux objectifs, plus confiante dans ma capacité de bonheur.

Accepter facilement la transition entre la vie professionnelle et la retraite.

Voyager en contrôlant bien l'anxiété des départs m'autorisant ainsi à profiter de mes découvertes en toute spontanéité.

Conserver toutes les cordes de mon ballon dirigeable, tellement confiante dans les vents qu'ils soient de face ou de côté; merci la vie de m'avoir permis de garder la force qu'il faut pour les gérer et m'en servir.



Reprendre à zéro... exercice de non-être

Par Hélène Filteau

Je suis au chaud, j'entends des sons, ces sons me bercent.

Je flotte dans un univers transparent et chaud. Le plus souvent bercée par un mouvement lent.

Lorsque le mouvement s'arrête, je n'aime pas ça, alors autour de moi, il y a quelque chose qui se met en mouvement. Je ne suis pas familière avec ces nouvelles sensations. Ça s'éloigne, rebondit sur quelque chose et revient vers moi.

Parfois, il y a un de ces mouvements qui me touche... une autre sensation...

Un mouvement que je fais moi-même me calme. Étrange...

Et puis, j'ai aussi une sensation de présence en moi, il y a une pulsation rapide et une plus lente au-dessus de moi.

J'entends des sons très doux, parfois je me sens touchée.

Des sons...

Des bruits forts me parviennent, je hoquette.

Il y a plus de lumière... je ne suis plus bercée...

Et puis, ces mouvements cessent, je me sens coincée, les sons ne me parviennent plus.

Je ne suis pas née.



Si jeunesse savait

Par Michèle Lesage

Cette rencontre devait avoir lieu. Ma mère, qui espérait toujours que je sorte de ma coquille, m'avait envoyée dans rassemblement d'ados planifié par un organisme jeunesse. J'ai atterri au milieu des bois avec des garçons et des filles, tous passionnés de la plume et de la forêt. Les animateurs nous proposaient des thèmes de réflexion propres à notre âge : notre place dans le monde, nos espoirs, nos possibilités personnelles de développement pour réaliser nos rêves.

J'ai alors fait la connaissance d'un être extraordinaire qui venait du bord de la frontière, excentrique, intelligent, sûr de lui. Il possédait déjà à son actif des expériences qui l'avaient transformé : intervention auprès d'enfants aux prises avec des troubles de comportement, progression fulgurante dans le programme scolaire, entre autres choses. Il entra à l'université à l'automne. Sans que je ne puisse en comprendre les raisons, il est tombé follement amoureux de moi.

Après cette parenthèse dans notre été, nous nous sommes revus. Ses parents le laissaient voyager à sa guise sur le pouce, c'était dans le parfum de ces années-là. Il bénéficiait d'une grande liberté, alors que j'incarnais le petit oiseau dans sa cage qui n'ose même pas passer par la porte ouverte. Il franchissait des kilomètres pour vivre quelques heures avec moi, dans mon environnement. Je n'en comprenais pas la raison.

J'étais fascinée sans doute, mais amoureuse? Il me manquait quelque chose. Nous nous écrivions des lettres, des poèmes qui m'enflammaient plus que sa présence. J'ai écrit une lettre de rupture, il m'a répondu par douze longues pages d'une petite écriture serrée. Une peine d'amour, belle comme ce n'est pas permis.

Aujourd'hui, je reprendrais tout à zéro. Le temps de la cage est si loin. Je m'enfuirais de mon quartier étouffant, je prendrais le premier bus pour la ville dans laquelle il se rendait étudier, j'atterrirais dans la minuscule chambre de son campus pour lui siffler la chansonnette. Je jouerais de tous mes charmes, je m'envolerais pour me déposer sur son épaule et, ses études abandonnées, nous irions par tous les pays du monde écrire notre bonheur. Je saurais trouver l'ouverture dans mon cœur pour l'y laisser entrer.

On dit si jeunesse savait, si vieillesse pouvait; je conserve sa lettre dans mes archives, un souvenir semblable à un trésor englouti au fond de la mer.



Repartir à zéro

Par Cécile Niles

Qu'est-ce qui serait arrivé si... en 1978 j'avais pris cet atelier de grands formats avec le groupe d'artistes de Jordi Bonet au Manoir ? Il aurait d'abord fallu que je vainque mes peurs, que je me laisse aller dans toute ma créativité. Est-ce que mon conjoint à l'époque aurait accepté que je m'absente pour cette fin de semaine et les autres subséquentes. Et mes enfants dans tout ça ? Chantal avait douze ans et Alain bientôt quatorze... Ils n'étaient plus des bébés quand même !

Alors oui, je me vois me présenter à cet atelier, tellement excitée et fébrile, intimidée par tout ce beau monde, troublée par l'inconnu de ce monde qui s'offre à moi et que je pourrais découvrir. Le seul lien est mon prof Patrice qui m'a invitée et que j'aime déjà beaucoup. Je m'habille comme une vraie artiste, en salopettes et une vieille chemise trop grande pour moi. Quand j'arrive dans cet immense atelier, toutes les toiles sont déjà en place.

Bien sûr, je me sens un peu coupable d'avoir laissé les enfants avec leur père tout en me disant « c'est peut-être une bonne chose au fond qu'il passe deux jours avec eux, qu'il goûte un peu au travail que cela représente, une présence, l'oubli de soi mais aussi tout le plaisir et l'amour qu'on peut en retirer ».

Je suis envahie d'émotions diverses, je respire à fond pour tenter de les contenir. Patrice est là comme un phare, un bon guide. Discrètement, il me regarde souriant. Il s'approche de moi pour s'assurer que j'ai tout le matériel dont j'ai besoin. Je me sens entourée, soutenue, prise en charge de loin, cajolée.

On commence par une sorte de méditation, histoire de s'intérioriser. Après cette période de vingt minutes, où je suis assise par terre, l'animateur, nul autre que Jordi lui-même, quel charisme, une énergie pure, nous invite tout doucement à réintégrer nos corps... Toujours en douceur, il nous invite à nous lever; une musique entraînante dans les haut-parleurs et tout le monde se met à bouger, à danser. Peu à peu, les yeux fermés, je me laisse aller au rythme des tam-tams.

C'est très curieux ce qui se passe par la suite... Sans réfléchir aucunement, mes bras, comme s'ils ne m'appartenaient plus et en même temps que toute ma conscience aboutissait dans chacun de mes moindres gestes, se mettent à faire de grands mouvements circulaires avec au bout de mes mains un grand pinceau qui va tremper dans la couleur. Oui, c'est ça. Je ne réfléchis plus, je laisse aller, je laisse mon corps s'exprimer librement. Je danse et je me déhanche devant cette immense toile.

Après cette première expérience, j'ai fort envie de faire partie de ce groupe qui m'accueille à bras ouverts. Les ateliers s'ensuivent chaque mois mais, entre-temps, je suis invitée à venir peindre au Manoir aussi souvent que je le souhaite. Rapidement on reconnaît mon talent et je suis invitée à faire partie du groupe d'exposants au printemps. Secrètement, je deviens amoureuse de mon prof. J'ai tellement d'admiration pour lui, ce qui favorise la rapidité avec laquelle ma carrière de peintre prend son envol, puisqu'il me guide et m'ouvre toutes les portes. J'ai le goût de peindre jour et nuit, mais mon coach m'incite fortement à continuer à m'entraîner, à faire du Yoga et de la méditation pour maintenir un bon équilibre dans ma vie. Je continue de prendre soin de mes enfants. Une garde partagée s'amorce...

Mais voilà... je ne suis pas allée à cet atelier et j'ai fait d'autres choix dans ma vie. Un choix rationnel d'une vie professionnelle en faisant un retour aux études sur le tard. J'en ai fait de la peinture, de l'aquarelle surtout comme passe-temps et je garde un doux souvenir de mes premiers cours de peinture avec Patrice à Belœil tout en savourant ce beau fantasme.



Rider est mon uchronie

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

C'est profond comme thème. J'admets que mes pensées sont souvent en mode « *uchronique* ». Je tente de ne pas me noyer dans la tentation du désir intime de changer le passé, mais cela m'arrive souvent de retourner en arrière dans ma tête. Surtout lorsque je n'ai pas pu penser à la « bonne » réplique au cours d'une discussion ou d'une chicane avec quelqu'un ou que je me dis « si je n'avais pas décidé de rentrer dans cette boutique, je n'aurais jamais rencontré l'homme de ma vie ».

Puisque l'autrice a la liberté de choisir où amener son lecteur, voyageons dans le temps. Remontons jusqu'au mois de décembre 2010 où, naïve et le cœur plein d'amour, je suis partie à plus de 3 500 kilomètres afin de vivre une soi-disant romance avec le seul homme pour moi. C'est le premier homme qui m'a trouvé belle pour un motif autre que le désir caché de copier les réponses d'un devoir ou celui de le conduire au dépanneur du coin dans mon auto. Mon cœur croyait que c'était mon destin et que je devais y retourner. Je me voyais vivre ma vie auprès de lui tout en maîtrisant davantage mon espagnol.

Mon intuition criait autre chose, alors c'est pour cette raison que cela ne s'est jamais produit. Aujourd'hui, je remercie *mi mama boliviana* qui m'a toujours empêchée de passer du temps, seule, avec Rider.

Attachons notre ceinture et atterrissons au moment exact où j'arrive à Santa Cruz de la Sierra en Bolivie et, cette fois-ci, je ne vais pas laisser ma famille d'accueil m'empêcher de voir Rider. Un jour, j'écirai l'histoire au complet parce que cela ferait une bonne *télenovela*.

Commençons à la fin du mois de décembre quand il est le moment de repartir car j'ai un semestre universitaire qui m'attend. Ma valise est pleine de cadeaux, d'insectes et de morceaux de linge qui, lavés à la main, n'ont pas tous été séchés sur la corde parce que j'ai manqué de temps.

Il est presque minuit et je suis assise en fesse de la sécurité de l'aéroport de *Santa Cruz de la Sierra*. Nous attendons le pilote. À l'interphone, on nous dit qu'il a une indigestion. Heureusement que la cabine du pilote sera sous clé (je n'ai pas du tout envie de sentir d'émanations nauséabondes...). Toutes les bonnes odeurs qui, au début de mon voyage, me mettaient un sourire ne font que me rendre malade. Le visage vert et blême, je pousse de gros soupirs en espérant que mes nausées s'envolent.

En raison de la lourde chaleur, j'ai l'impression qu'il y a moins d'oxygène. Je ferme les yeux dans l'espoir que cela fera redescendre le vomi qui n'a qu'une seule mission : sortir. Merde, cela ne marche pas. Je me penche la tête loin en arrière afin de neutraliser la position du liquide âcre qui remonte. On dirait que j'ai réussi à le dominer un peu. J'agrippe la main de Rider et je ne sais pas ce qui se passe.

— Tiens, bois un peu d'eau, tu es déshydratée !

— Rider, *por favor*, ne me traite pas comme ton enfant, je ne suis plus capable.

— Allez *mi amor*, bois un peu !

— D'accord, mais cherche-moi de l'eau glacée s'il te plaît. J'étouffe.

— C'est certain que tu étouffes. Tu portes une chemise à longues manches et des bas. Enlève quelques épaisseurs et tu te rafraîchiras aussitôt.

Il me connaît si bien. Il sait que j'ai tout le temps chaud dans sa ville natale, sauf lorsque c'est leur « hiver ». On dirait que j'ai mis mes connaissances géographiques sur l'étagère poussiéreuse du grenier lorsqu'on parlait de la chaleur ressentie au plus près de l'Équateur. Ici, c'est humide. Tellement humide que toutes les parties de mon corps sont surhydratées. Oh non ! Je ressens l'intrus qui tente de monter à nouveau et je respire profondément. Je sais que je m'apprête à rentrer vers le Manitoba et que le grand froid polaire et sec m'attend.

Rider s'approche avec hésitation vers moi et me tend une bouteille d'eau givrée. Je lui fais signe de l'ouvrir et il s'exécute. Il reste debout parce qu'il n'y a plus de chaises disponibles. Il porte sa plus belle chemise. La seule qui n'a pas de trous (bon, autre que les quatre trous que doit avoir une chemise). Il a même ciré ses souliers parce qu'il savait qu'il serait remarqué et sûrement discriminé par sa couleur de peau. En 2009, je n'étais pas au courant de tout ça et de la situation navrante des *indigenas* en Bolivie. Ce sont ses yeux doux et noirs qui m'ont hypnotisée. De nature timide, il n'osait pas me parler parce qu'il est trop foncé¹ (selon lui) et *indigena*². Ses dents argentées m'ont charmée et ont allumé toutes les sensations et les pulsions de mon corps de femme toute timide à l'époque.

Je l'assure que je suis reconnaissante de l'eau glacée qui coule dans mes veines. Je lui adresse un petit sourire tout en ressentant l'envie de pleurer. Je ne veux pas quitter l'homme de ma vie. Je ne savais pas non plus à ce moment-là que Rider ne voulait sûrement qu'un visa nord-américain pour améliorer sa vie et celle de son fils. Je lui pardonne de penser ainsi. Qui sait, si j'avais été à sa place, j'aurais peut-être fait de même.

¹ Ce n'est qu'en 2017, lors de mon voyage au Guatemala, que je me familiarise avec le concept de « privilège blanc ».

² Je tiens à garder ce mot parce que Rider s'est présenté à moi en disant « Soy Indigena » signifiant qu'il était autochtone et « moins "bon" que les autres boliviens ».

— Rider, je ne veux pas rentrer. Je veux rester avec toi et Luis.

— Rachelle, tu sais que tes parents ne voudront pas que tu restes ici. Tu dois finir l'université.

— Je l'sais, mais je vais m'ennuyer de toi.

— On se parlera tous les dimanches avec Skype. J'irai au Café Internet. Promis.

— Rider, ne promets pas quelque chose que tu ne pourras pas remplir. Tu sais que je tiens aux promesses et que cela me déchire quand je ne te vois pas en ligne à l'heure convenue.

Rider verse quelques larmes parce qu'il se sent impuissant face à notre réalité. Je n'ai pas envie de m'excuser. Je suis souffrante. Je ne vois pas encore la réalité qui m'attend. Je ne suis qu'un trophée ou un récipient où il a versé une partie de lui. Sans le comprendre, une partie de Rider revient avec moi. L'énergie qui existe entre nous est si forte que je le prends dans mes bras pour le consoler et le rassurer. Je frotte ses cheveux noir et épais. Je renifle si fort l'odeur de son cuir chevelu que j'en oublie ma nausée. Je l'imagine rentrer avec moi au Manitoba. Il ne parle ni l'anglais ni le français et il n'a jamais fini l'école parce qu'il est devenu papa à l'âge de quinze ans. Je ne comprends pas l'ampleur qu'aurait pu connaître ma vie si j'avais décidé de le marier tel qu'on s'en était parlé. Dans mon cœur lourd de dix-neuf ans, je l'aime éperdument.

— *Mi amor*, tu sais que je travaille des heures supplémentaires au garage pour pouvoir manger un peu tous les jours.

— Je le sais. Je le sais. Je pars loin. J'aimerais tant que tu viennes avec moi.

— Ce sera pour bientôt.



À quoi bon

Par Sylvie Tardif

Il est huit heures du matin. Jeanne est réveillée depuis une bonne heure, mais elle n'arrive pas à sortir du lit. À quoi bon sauter du lit pour filer vers le boulot, jour après jour, inlassablement. La commande est pourtant simple, mais elle en a marre de cette impression d'y avoir sacrifié sa vie. En allumant le poste de radio sur l'émission du matin, s'élève cette ritournelle qui lui lève le cœur une fois de plus : « Ici Vichy, la voix de la France ! »

Pétain avait signé l'armistice. L'armée française mal préparée aurait perdu de toute façon cette guerre dont personne ne voulait. Le bon Maréchal avait eu raison de capituler pour éviter des morts inutiles. Des morts inutiles. Puis, les Anglais avaient fait le même choix. Les bombardements sur Londres avaient été d'une telle intensité qu'ils avaient préféré rendre les armes. Les Amerloques, on n'en parle même pas, ils se fichaient éperdument du sort de l'Europe. Ils avaient refusé de participer au conflit commencé en 39 qui s'était bientôt terminé par une victoire de l'Allemagne sur le front Est et une capitulation de tous les pays sur le front Ouest.

« Travail, famille, patrie. » Ce mantra appris et répété quotidiennement depuis que Jeanne est toute petite lui laisse un goût amer. Il y manque un vent de liberté. « Travail, famille, patrie. » Il y manque un bout de son identité aussi. Sa grand-mère était juive. Jeanne ne sait plus exactement ce que ça veut dire. Sa mamie s'appelait Marah. Son papa lui avait appris à répondre aux Allemands qu'elle s'appelait Marie et qu'elle était catholique. Il lui avait appris à faire le signe de croix et à dire le Notre Père. Sa grand-mère avait appris pour survivre aux contrôles policiers.

Jeanne est une survivante aussi. Elle tient, bien cacher au fond de son cœur, sa véritable identité. Elle vit avec la peur au ventre. Elle résiste avec un secret, une déchirure. Jeanne possède une identité publique et une identité privée irréconciliables et schizophréniques. Elle a l'impression d'être la jumelle d'une autre Jeanne qu'elle doit étouffer pour exister. Elle doit tuer une partie d'elle-même pour rester en vie. Ce matin, Jeanne n'a pas envie de sauter du lit pour aller bosser. En ce 22 juin 2025, quatre-vingt-cinq ans après l'Armistice, Jeanne donnerait tout pour ne plus vivre, mais elle continuera d'avancer pour honorer toutes les morts inutiles auxquelles la France a collaboré et collabore encore. « Ici Vichy, la voix de la France ! »



Dans la peau des autres

Thème : autour d'un repas familial traditionnel et de divers points de vue



Conflit autour d'un confit

Par Louise Bertrand

Mon pif est le plus affûté de la famille. J'ai toujours prédit avec succès ce qui allait arriver autour de moi. Par exemple, j'ai su, bien des mois à l'avance, que ma sœur Cécile allait marier Louis et qu'inévitablement, ce dernier s'intéresserait à ses activités. Ils sont faits l'un pour l'autre, indissociables. Leur fille Michèle, cette éternelle étudiante, a entrepris un troisième baccalauréat en administration des affaires après avoir tâté la biologie, probablement une lubie de sa grand-mère, et l'éducation physique. Ma sœur et mon beau-frère paient toujours pour ses études, se privent de voyager ou de s'offrir quelques plaisirs un peu plus dispendieux. C'est malheureux, mais je me doutais que les études s'allongeraient pour cette enfant insécure.

Je savais également que mon autre sœur, Rachelle, s'expatrierait un jour, attirée par l'ouest du pays où elle manie aisément les langues. Parfois, elle me consulte pour s'assurer de la bonne orthographe d'un mot ou de sa signification. C'est sa façon de garder contact et les échanges que nous avons sur *Messenger* sont souvent drôles car j'apprécie son humour hérité de notre père.

Quant à ma mère, Hélène, retraitée du ministère de l'Environnement, elle passe ses journées à lire, à faire des casse-têtes, à jardiner et à cuisiner pour cinq, même si mon père a lorgné une jeunesse il y a quelques années et s'est enfui avec elle. Heureusement, son amie Paule vient souvent lui rendre visite, surtout l'été afin de l'aider dans son aménagement paysager, des compétences issues de toute son expertise acquise au fil de son travail comme paysagiste. À elles deux, elles concoctent toujours de bons plats composés de légumes frais. La salade de concombre ou celle aux tomates sont particulièrement succulentes.

Au dernier réveillon de Noël, nous nous sommes tous retrouvés chez ma mère. Nous discussions autour de la dinde traditionnelle. Rachelle, à son habitude, triait les pois dans son assiette. Cécile mangeait tous les petits cornichons sucrés alors que Louis pigeait abondamment dans la corbeille de pains. Michèle, pour sa part, s'empiffrait de tout, comme si elle s'était privée de manger pendant ses études. Il est vrai que ma sœur avait décidé d'un commun accord avec mon beau-frère de serrer la vis de l'aide financière, ce que je trouvais acceptable compte tenu des trente-deux ans de leur fille.

— Michèle, peux-tu, s'il te plaît, en laisser aux autres ? dit Cécile. C'est épouvantable de te voir te goinfrer ainsi ! Tu me fais honte !

— Mais j'ai faim ! rétorqua-t-elle, la bouche couverte de sauce, du persil entre les dents.

— Écoute ta mère, répliqua Louis. C'est vrai que tu nous fais honte ! On a beau être en famille, mais il y a des limites à ne pas dépasser.

— Vous aviez juste à me virer plus d'argent pour ma dernière épicerie. Je n'y arrive pas toute seule !

Le ton monta, de telle sorte qu'une intervention était nécessaire. Je me levai de ma chaise.

— Hé, ça va faire là ! Si tu veux manger tout ton soûl, va travailler et arrête de vivre aux crochets de tes parents ! C'est fini l'époque des Tanguy. Tes parents n'ont pas de vie à cause de toi. Chaque Noël, c'est toujours la même histoire.

Ça y est, j'étais sortie de mes gonds. Je n'ai pas d'enfants, mais je pouvais comprendre un tant soit peu le conflit familial qui se présentait trop souvent. Je l'avais vu venir. Il est vrai que mes années de travail en assurances de personnes facilitaient les prédictions. Les parents proches de tout perdre, ceux qui divorcent, ceux qui ne sont plus capables de payer leurs nouveaux biens.

Je pensais à tout ça lorsque je reçus en plein visage une motte de confit d'oignon que je n'ai pas vu venir. Le conflit était réellement engagé, le confit était gâché.

C'est à ce moment que j'ai compris qu'il y a assurément des limites à tout travail...

C'est aussi à cet instant que j'ai saisi que Michèle serait une éternelle étudiante !



Ah, les traditions !

Par Hélène Filteau

Depuis que leur mère s'en est allée, j'essaie de tenir le fort mais j'avoue que le cœur n'y est pas.

Je fabrique, avec attention, les recettes d'Angèle du mieux que je peux, dans le livre   cul   rempli de ses notes dans les marges. Son écriture en pattes de mouche, si fine, presque de la dentelle. Dans ce livre préféré, je vois les traces de ses doigts, le travail de ses mains et je m'ennuie d'elle à chacune de ces fêtes de famille. Angèle, tu es partie bien trop tôt...

Notre famille est en manque, et moi, encore plus. J'essaie de faire comme si, mais je n'ai pas ta chaleur, ton rire, ta générosité. Si bien que chaque nouvelle fête, je n'arrive pas à dire aux enfants « C'est terminé, je n'en peux plus, j'arrête. »

Je n'ose pas me lever et leur crier, oui crier, que je suis au bout du rouleau que j'essaie pour leur faire plaisir mais que ces moments ne m'apportent plus de joie. Juste de vieux souvenirs de peine qui envahissent mon cœur.

Les plats traditionnels confectionnés à reculons, avec ennui, trônent sur une table, décorée par ma fille. Si ce n'était de ses encouragements, il y a longtemps, je crois, que toute cette parade pour la galerie serait finie. Mais voilà, je n'ose m'affirmer devant mes enfants, de peur de leur faire de la peine.

Et moi, pendant ce temps-là, j'encaisse... et je me remets, j'encaisse et, je me remets... pour mieux continuer à la prochaine rencontre.

Cette fois, ce soir, je leur dirai que s'ils veulent continuer à se voir pour les fêtes, ils devront y mettre du leur, s'impliquer et s'organiser entre eux. J'ai assez donné, je n'en peux plus, je ne suis pas leur mère !

Et ils arrivent, les uns après les autres. Les trois : de l'enfant qui arrive toujours en premier à celui qui arrive toujours en retard. Même éducation, tous différents. Angèle me disait souvent : « Gabriel, nos aptitudes de parent évoluent avec le temps, ce qui fait que chacun de nos enfants n'a pas eu le même parent. La même personne, oui, mais plus évoluée en parentalité. »

Quelle femme c'était ! Nous nous sommes rencontrés dans l'hôpital où je travaillais comme biologiste ; elle chercheuse en philosophie. Vous dire quelle femme c'était ! Je n'ai pas de mots pour décrire cette compagne stimulante et aimante... une beauté profonde, un cœur d'or.

Moi, le biologiste, plus terre à terre. On avait parfois de drôle de discussions... des discussions qui se finissaient avec plus de questionnements que de réponses.

« C'est la vie », me disait-elle dans un sourire.

J'en suis venu à détester ces réunions sans elle. Elle voyait à tout, butinant à travers toute la cuisine autour de la table, toujours souriante. Maintenant, c'est une atmosphère plombée qui mène ces rencontres. Il semble y avoir des conflits latents... dont le mien à ce qu'il semble, si je réfléchis bien.

Il faudra que je passe à l'acte ce soir, pour le meilleur et pour le pire, voilà où j'en suis.

Ça passe ou ça casse !



Trop de pression

Par Michèle Lesage

Chaque année, nous nous rendons chez Papi. Enfant unique, j'aime ces rencontres familiales où je suis le point de mire. On me gâte avec des vêtements, des abonnements à des jeux vidéo, de l'argent. Cette fois, les choses ne se sont pas bien passées. Ma mère s'est indignée pour la millième fois, a demandé qu'on cesse les cadeaux, mais Papi s'y oppose.

— Voyons Cécile, Michèle est ma seule petite-fille. Laisse donc ta famille lui procurer ce que tu ne peux pas lui offrir. Elle ne tournera pas mal pour autant.

Maman me met de la pression pour que j'accélère mes études. Elle ne comprend pas que je veuille prendre une année sabbatique. Elle soutient que sa compagnie se trouve en sous-effectif dans tous les secteurs contractuels, que je peux apprendre n'importe quoi, intelligente comme je suis. Cette proposition ne me tente pas du tout.

Je veux voyager et elle a surpris mon projet alors que je parlais à une amie que tante Louise a amenée avec elle. Cette femme est paysagiste et revient de Dubaï où elle vient de finir l'aménagement d'un immense jardin à l'intérieur d'un hôtel de quarante étages. Le rêve.

Ma tante Louise qui occupe une position de vice-présidente dans une compagnie d'assurance n'appuie pas ma mère et ça la met en rogne. Selon tante Louise, je ne devrais pas gaspiller ma jeunesse, m'installer dans un emploi, placer mon argent, m'acheter une maison. Avec l'espérance de vie qui s'améliore, il sera toujours temps de passer aux choses sérieuses. Elle me garantit du travail à ma sortie de l'université. Elle croit dans mes capacités. Tante Rachelle qui travaille comme traductrice au sein du gouvernement entretient des relations extra-conjugales avec un haut-fonctionnaire. Elle ne manque pas une occasion de me rappeler, elle aussi, qu'elle saura me faire une place dans son ministère. Je ne sais pas si ça m'intéresse.

Ma mère a piqué une colère terrible. Nous sommes partis avant que la dinde ne soit servie. Je pense que je ferai mes bagages en rentrant à la maison, que je sauterai dans un taxi pour l'aéroport et que je prendrai le premier avion. Peu importe la destination.



Ce ne sont que quelques jours !

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

C'est mon *mantra* qui me permettra de survivre calmement aux retrouvailles familiales. Mon psychologue m'encourage fortement à me le répéter autant de fois que j'en ai besoin.

— Maman, j'trouve pas mon passeport. Où cé que tu l'as mis ?

— Michèle, tu m'exaspères, là ! Tu sais depuis des mois qu'on part voir grand-maman. Dépêche-toi !

Je crois fermement que ma fille n'a qu'un seul objectif dans la vie : me faire royalement chier. Bon, c'est vrai que j'aurais pu utiliser un meilleur mot surtout qu'on est encore en plein Carême. Je vous demande pardon, mais à force de jouer avec les mots pendant des heures durant la semaine, ma tête n'en peut plus lorsque je suis en congé.

Ce ne sont que quelques jours.

Au loin, dans la chambre de Michèle, on entend un meuble s'écrouler et la tension monte dans la maison. Ma fille lâche un son indiquant sa souffrance :

— NOOOOOOOON ! Pas Zoro. MAMANNNN.

Je n'ose pas m'approcher de sa chambre, surtout qu'elle n'a pas reçu le don du ménage comme sa grand-mère. Je ne veux pas rater l'avion parce que l'équipage ne nous attendra pas. Nous ne sommes pas assez importantes pour ça. De plus, je ne veux pas donner raison à ma grande sœur Cécile. Ingénieure depuis plus de vingt ans, elle sait tout faire mieux que moi. Les rares fois qu'on arrive à tous se réunir en famille, Cécile soutient que j'aurais dû médicamenteusement ma fille.

Ce ne sont que quelques jours.

Soudainement, Michèle sort en courant tenant son passeport et sa souris écrasée. Voilà la mort d'une autre de ses souris. Je lui répète constamment qu'elle doit bien fermer la cage quand elle sort de sa chambre. Ma précieuse fille, quelle maladroite ! Je sais qu'elle pourrait aller loin dans la vie, mais elle refuse de voler de ses propres ailes. Ma mère est toujours après moi pour me dire de l'envoyer étudier à Montréal en biologie afin de suivre ses traces. Elle insiste que l'air d'une ville nord-américaine lui ferait le plus grand bien. Habitant en Europe, je ne la vois plus assez souvent pour la contredire. Mes sœurs sont-là pour ça.

Ce ne sont que quelques jours.

— Enfile ton manteau, on doit partir. Le chauffeur nous attend. Pis, tu jetteras ta souris dans la poubelle.

— Zoro, maman ! Elle s'appelait Zoro. C'était ma meilleure à date. Elle faisait plein de trucs.

— Michèle, allez !

— J'peux la mettre au congélateur et quand on revient, on l'enterrera avec les autres ?

— Non, Michèle ! On a plus le temps.

Comme quand elle était gamine, je l'agrippe par le bras et je la tire vers la voiture qui nous attend dehors. Elle ne cesse de parler. N'ayant pas la force de l'interrompre, je lui boucle sa ceinture. Le regard du chauffeur croise le mien et je lui lance le signal.

— Maman, penses-tu que grand-maman nous préparera son succulent jambon à l'érable ?

— Je n'en sais rien chérie, mais si on rate l'avion, on passera Pâques à se poigner à l'aéroport.

— Je l'sais maman, grommelle Michèle.

Heureusement que je nous ai réservé des billets de première classe. On a pu manger et dormir afin d'arriver disposées pour notre séjour avec la famille.

Ce ne sont que quelques jours !

Comme toujours, ma mère a si bien nettoyé la maison. Les chambres de mes sœurs et moi sont restées pareilles depuis notre départ du nid familial. Étant donné que Cécile et Louise habitent toutes les deux à Montréal, Michèle dormira dans la chambre de Louise.

Évidemment, Louise a le plus grand lit. J'ai toujours trouvé cela injuste, mais je me dis que je dois cesser de m'en faire parce que j'approche la cinquantaine. Tout sent si bon et j'ai si hâte de manger un repas traditionnel.

Il n'est même pas six heures du matin et ma mère me réveille. Elle me tend la liste de mes tâches à compléter avant l'arrivée des autres. Je ne sais pas pourquoi elle ne prend pas la peine de laminer sa feuille au lieu de se battre avec sa mémoire pour se souvenir de toutes les étapes.

Ce ne sont que quelques jours !

— Tu n'oublieras pas de faire ton lit Rachelle, tu sais que c'est bon pour le moral.

Abasourdie par le décalage horaire, je rugis :

— Je sais bien, maman !



Un duo de boxe

Par Paule Simard

Encore une corvée. Je me serais bien sauvée de cette obligation de venir à la table de cet homme exécrable. Pas un mot qui passe par la bouche de cet homme ne sert à autre chose qu'à blâmer ses enfants, à les recaler, à les humilier. Tout grand biologiste qu'il soit, reconnu par tous pour ses découvertes sur les amibes tropicales, il n'en reste pas moins qu'il mène la vie dure à tout le monde et, aujourd'hui, à Cécile sa fille architecte en particulier.

Il faut dire que je ne suis pas du tout étrangère au conflit qui se trame autour de cette table, entre les betteraves jaunes et les pommes de terre rissolées. Cécile aime les choses bien alignées, ordonnées, planifiées. Et c'est ainsi qu'elle voudrait voir revivre le jardin de sa mère décédée depuis quatre ans. Son père, lui, n'aime la vie qu'en éprouvette, ça se contrôle mieux, et c'est lui qui décide des paramètres où elle évolue.

La discussion pour l'instant ressemble à un duo de boxe. Cécile revendique, assomme son père d'amertume qu'elle tire de la mort de sa mère. Lui, il réplique, il rage, il crie que c'est à lui maintenant de décider, et que personne ne va toucher aux repousses sauvages qui ont envahi l'organisation militaire du jardin imposé par sa femme.

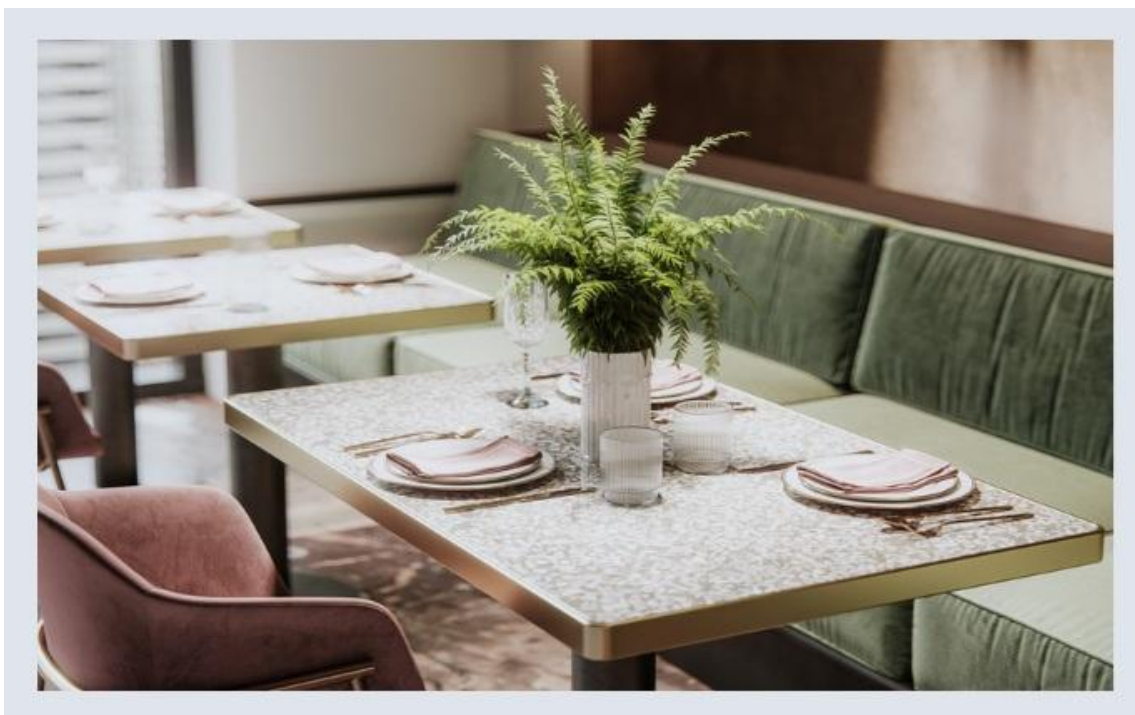
Michel, le fils de la sœur de Cécile, Rachelle la traductrice, rit dans ses quelques poils de barbe. À vingt et un ans, étudiant en travail social, il se retrouve en plein dans un type de conflit familial dont ils ont parlé en cours la semaine précédente. Tout est là, la mauvaise volonté, les frustrations refoulées, le besoin de faire sa place, de se distinguer du paternel, etc. Un vrai cas d'espèce. Tiens, il devrait prendre cet exemple pour son prochain travail !

Quant à moi, invitée de Cécile pour soutenir son point de vue d'une révision totale du jardin, je me sens bien mal à l'aise. Même si je suis experte pour cerner les goûts des clients et leur organiser un jardin à la mesure de leurs attentes, ici, je me sens comme une chienne dans un jeu de quilles. Cécile voudrait bien que j'intervienne, que je la soutienne, que j'argumente à coup d'îlots fleuris, de rocailles colorées ou de concombres bien alignés. Mais moi, j'en perds mes moyens. C'est une chose de planifier pour des passionnés, mais c'est autre chose de convaincre les athées horticoles.

Louis, le vendeur d'assurances, malgré sa propension à la neutralité et à la drabitude, essaie de placer un mot. Son courage bien ancré dans ses deux mains, il essaie timidement de faire comprendre à son père que ça serait plus prudent en cas de feu. On voit là l'assureur qui s'étale au grand jour, mais surtout que pour éventuellement vendre la maison, ce serait un atout certain de mettre de l'ordre dans ce chaos de verdure. Ce qu'il n'ose pas avouer, c'est que derrière ces arguments rationnels sur lesquels il excelle, il y a une sorte de volonté de faire honneur à sa mère, de lui faire savoir que les enfants n'ont pas oublié la beauté qu'elle leur réservait chaque été autour de la maison.

Ils s'ennuient de cette orgie de couleurs et des formes qui, malgré un ordonnancement sévère, faisait la joie non seulement des yeux et des narines de la famille, mais constituait une attraction dans le quartier.

L'argument s'étirait, ralentissait, puis au coin d'un commentaire sur la tarte aux pommes, la discussion reprenait de plus belle, comme le mouvement incessant des vagues sur le sable. Encore une fois, le conflit ne serait pas réglé, mais surtout, il aurait gâché cette rencontre de famille qui aurait pu être si belle. Encore une occasion d'affaires ratée pour moi, mais un bon repas pris en compagnie de mon amie Cécile, sur laquelle mon cœur s'est arrêté depuis longtemps déjà, constitue en soi une raison suffisante d'être là.



À la table d'à côté (exercice de dialogue)

Thème : reproduire une conversation entendue dans un endroit public



Drôle de négociation

Par Louise Bertrand

En décidant d'aller au restaurant pour bruncher ce dimanche avec ma douce, je ne m'attendais pas à entendre, bien malgré moi, une conversation qui, en tant que journaliste, pourrait faire la une de tous les quotidiens du pays. Il faut dire que, même si je vis depuis des années dans une petite ville d'une région éloignée, il s'y passe des événements plutôt inquiétants depuis quelque temps. Or, je reconnus d'emblée le plus grand chroniqueur judiciaire du Québec attablé avec un homme qui ne me disait rien, mais qui était visiblement nerveux. Assis à leur table voisine et dos à eux, je pouvais aisément les écouter et, à un certain moment, je partis mon enregistrement, ce qui donna :

— J'sais pu trop où aller, j'suis coincé ici.

— Écoute All, t'as déjà fait un premier pas en acceptant de me rencontrer. T'es le deuxième criminel le plus recherché au pays. C'est sûr que les policiers vont t'pogner un de ces jours. Tu devrais te rendre, ça diminuerait ta peine.

— J'ai pas l'intention d'aller devant les bœufs pis me r'trouver en d'dans pour des années. J'ai même pas quarante ans. Qu'essé tu peux faire pour moé ?

— La première affaire, c'est d'arrêter de faire peur au monde ordinaire, si tu veux pas te rendre aux policiers. Ça pas d'allure c'que ta gang de rue fait depuis des semaines dans l'coin. Tirer sur du monde innocent, à quoi tu penses ? Y a des personnes âgées qui viennent d'avoir la peur de leur vie parce que l'un de tes innocents — j'devrais dire l'un de tes coupables — a tiré de son gun sur une maison mobile. A l'a ben beau être mobile la maison, a l'a pas pu se sauver, saint-cimonaque !

— Ouin, j'avoue que c't'était pas fort de la part de mon gars. Y va se tenir tranquille, fie-toi sur moé.

— T'es aussi ben d'aviser ta gang, parce que si c'est pas la police, c'est les Hells qui vont débarquer pis y vont faire le ménage, fie-toi sur moi, j'en connais un boutte sur leurs manières, pis là tu vas manger les pissenlits par la racine, cré-moi.

— On leur fait pas une mauvaise réputation aux Hells. On fait nos p'tites affaires de notre bord, c'est toute. Y viennent pas jouer dans notre cour.

— C'est sûr, mais y'a des méfaits que vous faites qui passent sur leur dos, pis ils aiment vraiment pas ça. Encore la semaine passée, le chef des Hells à Montréal m'a appelé pour jaser de c'qui se passe icitte. Y était vraiment pas content. Faque j'ai décidé de venir te voir. J'ai pas eu trop de difficultés à te trouver, contrairement aux autorités. J'ai mes méthodes.

— Tu vas pas me dénoncer toé ? Tu négocies, t'es pas un délateur. Ah ben, attends peu, y a une oreille indiscrete derrière toi. J'm'en va aller lui jaser ça qu'ques minutes.

All se lève d'un coup et se plante devant moi :

— T'es qui toé ? Pourquoi t'écoutes aux portes ?

— Non, non j'écoute pas. J'suis juste impressionné de voir M. Poirier en ville. J'voulais même y demander un autographe. J'peux-tu ? Ma femme aimerait ça avoir une photo, si ça vous dérange pas. C'est pas tous les jours qu'on est tout près d'un illustre chroniqueur judiciaire.

— OK gêne-toi pas, mais fais ça vite.

N'écoutant que mon courage, je me levai et demandai au chroniqueur de faire une photo avec ma femme. Il accepta et je me permis de bien cadrer la caméra de mon cellulaire pour capter le visage de All, dont je tairai le nom de famille, par peur de représailles. Or, dans mon excitation, j'oubliai complètement d'éteindre l'enregistrement de mon cellulaire, ce qui n'échappa pas à l'œil du criminel.

C'est ainsi que M. Poirier comprit qu'il avait une autre négociation à mener, celle-là plus difficile...



À la table d'à côté...

Par Mireille Dubois

— Écoute mon chéri, ton extinction de voix me sert bien car j'entends la conversation des deux femmes à côté et c'est très intéressant. Concentre-toi sur le châteaubriand et je te raconte tout à la maison.

— Écoute ma chouette, j'entends bien ce que tu me dis mais tu dois te ressaisir. Inscris-toi à des cours de yoga sur chaise, ouvre-toi régulièrement une bonne bouteille de bulles ou prends-toi un amant, je ne dirai rien.

— Maman, je suis épuisée moralement avec la planification familiale particulièrement, tu sais bien que Samuel ne participe pas vraiment et se laisse plutôt diriger.

— Mais, c'est le beau de l'affaire ma fille, tu peux tout décider, profite-en ! Si j'avais eu cette chance, ton père et moi serions peut-être encore ensemble, dit-elle avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Maman, tu as fait le choix de ne pas avoir à travailler à l'extérieur et de poursuivre tes études au doctorat en anthropologie. Il me semble que ce serait normal que tu comprennes un peu plus l'évolution dont doivent faire face les êtres humains, particulièrement ceux de ta famille.

— Oh, dit-elle en déposant rapidement sa serviette de table à côté de son assiette, je vois que je n'aurai pas le beau rôle ce soir !

— Chère maman, pour être certaine que tu comprennes bien l'objectif que je poursuivais en t'invitant à souper : j'ai un besoin incommensurable d'être écoutée, de ne pas être jugée ou comparée, d'être rassurée dans mon cheminement vers la quarantaine.

— Tout ça est bien sérieux ma fille, je suis un peu inquiète de ton propos.

— Maman, c'est moi qui ai besoin d'être rassurée. Je ne t'en ai pas encore parlé mais au travail, il y a une restructuration et je crois qu'on veut me placer sur la voie de service. Alors, tu imagines mon niveau d'anxiété.

— Tu pourrais peut-être en profiter pour demander une sabbatique. Prendre une pause ou pour utiliser le vocabulaire de ton père : peser sur le break à fond !

— Je ne sais pas trop; est-ce que tu as eu ce genre de crise existentielle à la quarantaine ? Avais-tu envie parfois d'être seule, sans enfants et sans conjoint ?

C'est les larmes aux yeux qu'elle lui répond :

— Je vous aime tellement, ton frère et toi, mais ce serait mentir que de dire que de telles pensées n'ont jamais traversé ma tête. Oui, j'ai eu le bonheur de pouvoir étudier dans les meilleures conditions mais ton père était plus préoccupé à réussir sa vie, comme il le disait, plutôt que de s'épanouir dans sa vie de couple.

Elle prend la main de sa mère et lui dit :

— Je ne voulais pas te causer de chagrin mais je suis heureuse que nous ayons cette conversation de femme à femme et non de mère à fille.

— Excuse-moi ma chérie de t'avoir servi un propos réducteur de solutions et de ne pas avoir entendu ton désarroi avant aujourd'hui.

— Par contre, c'est plus fort que moi... mais je te suggère un embryon de solution. Que dirais-tu qu'on parte, toutes les deux, une semaine dans le voyage organisé par Nicole Bordeleau, la plus zen des maîtres Yoga ? On se répand le corps et les esprits sur un de ses tatamis et, si on ne se sent pas mieux, ben on trouvera autre chose.

— Mamounette, tu es incroyable. Je veux bien essayer mais c'est toi qui l'annonces à Samuel et aux enfants... mais non je suis une grande fille, bientôt quadragénaire !

La jeune femme se leva et la serra très fort dans ses bras. Ce qui amena un peu d'hydratation dans les yeux des gens autour et dans les miens, il va sans dire.



À la table d'à côté, le ton montait

Par Hélène Filteau

Je ne m'étais pas vraiment rendu compte de leur arrivée, mais depuis quelques secondes, il me semble que le ton montait à la table d'à côté :

— Puisque je te dis que c'est ce que j'ai ressenti. Vas-tu cesser à la fin de me contredire et de passer outre mes émotions et mes ressentis ?

L'autre répliquait :

— Non, je ne comprends pas qu'une chose aussi insignifiante te fasse réagir de la sorte ! Baisse le ton, s'il vous plaît !

— Comment oses-tu me dire de baisser le ton, en plus ! Je parlerai aussi fort que je voudrai. Je dois parler fort puisque tu ne m'écoutes pas et que tu ne comprends pas !

— Ce n'est pas en me criant dessus que je vais mieux comprendre, dit-il entre ses dents, presque en chuchotant, gêné par les regards qui se tournent vers eux, de toutes les directions.

Il faut dire que les convives étaient plutôt nombreux à cette heure. Pour ma part, comme nous étions tout près, je fixais mon regard très attentivement sur le fond de mon bol, mangeant avec application, espérant que le calme revienne au plus tôt. Aie, ma digestion !

— Qu'est-ce que je vais faire ? s'étouffa-t-elle.

— Bon, les larmes maintenant ! Reprends-toi s'il te plaît, on est en public ! Je ne voudrais surtout pas que quelqu'un me reconnaisse dans cette situation. Cesse de faire l'enfant, s'exclama-t-il.

— Faire l'enfant, c'est tout ce que tu trouves à dire...

Elle plonge son regard dans le sien, les larmes noires strient ses joues rondes.

— Décidément, je ne te reconnais plus, murmure-t-elle, s'affaissant soudain sur sa chaise.

— Je te félicite « Beau cinéma », lance-t-il, mesquin.

— Non, s'exclame-t-elle, ce garçon devant moi... je ne peux croire que ce personnage, égoïste et cruel, c'est toi ! Depuis, combien de temps suis-je aveugle ? se murmure-t-elle finalement.

— Égoïste... cruel... Madame sort les grands mots, à ce que je vois.

Il semble habité d'une fureur nouvelle, avoir envie de frapper. Que lui arrive-t-il ? Il reprend tout haut :

— Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire, pour aujourd'hui en tout cas, et tu sais très bien que tes scènes larmoyantes me rendent fou. J'ai le sentiment que je vais éclater et je préfère m'en aller immédiatement, car je ne réponds plus de moi.

Sur ce, il se lève et se dirige à grands pas vers la porte. Je vois de dos ce grand gaillard s'éloigner et la porte tournante, partie d'un bon élan, qui tourne encore lorsque je ne le vois plus. La jeune femme, pantoise, se précipite alors vers la salle des dames.

Je prends une grande inspiration, essaie de ramener les battements de mon cœur à la normale. Je tourne la tête et croise le regard de mon amie. Elle est tout aussi effarée que moi.

On s'en reparlera de cette petite sortie tranquille !



Question d'humeur

Par Françoise Lavigne

— Si ce gars-là pense décider de ma vie, il va apprendre à qui il a affaire. J'suis pas sa mère ni sa femme de ménage. Y'é est pas mon boss et y'a pas à décider pour moi de la manière dont je m'habille ou me maquille.

— Arrête, Sophie. Jules, c'est pas un méchant gars, après tout, c'est le frère de mon chum et c'est moi qui vous ai présentés. Je trouve ça dommage que tu passes un mauvais moment.

— Amélie, je sais bien que tu nous as présentés, et je sais aussi qu'il est le frère de ton chum, mais parfois, dans une famille, il y a le gentil et il y a le méchant. Faut croire que tu es tombée sur le gentil et moi, sur le méchant. Tu sais ce qu'il a fait quand on était au Mexique ? Il a commencé avec les margaritas gratuites dès l'ouverture des bars, ce qui est à onze heures le matin, je te rappelle, il a mélangé ça avec des bières, puis tous les drinks possibles. Ce qui fait qu'à l'heure du souper, il n'était plus qu'une épave imbibée qui chaloupait vers la chambre. Je me suis trouvée plus souvent qu'à mon tour à souper seule au buffet où il n'y avait que les familles avec les jeunes enfants. Tous les couples de notre âge allaient manger en ville.

— Tous les jours de votre semaine ?

— Presque. J'ai dû lui faire remarquer que notre rêve d'une semaine dans le sud était en train de couler notre couple et ça l'a fait réagir. Mais sur un six jours, je dirais qu'il en a gâché au moins la moitié.

— La fin du voyage a été meilleure, alors ?

— Oui. Ensuite, il a été vraiment plus agréable, on a pu essayer les restaurants de Playa del Carmen, faire des activités ensemble. Heureusement. Si y'avait pas changé, je crois que je serais revenue seule.

— Donc il n'est pas juste méchant. Je ne te l'aurais jamais présenté si je pensais qu'il était un imbécile. Je le trouve même très sympathique. Depuis le temps que tu me disais que tu voulais être en couple. Ça va faire deux ans que vous êtes ensemble, non ?

— Tu nous avais présentés au cours de la randonnée dans les White Mountains, tu te souviens ? En tout cas, moi je m'en souviens de cette journée. Monter, monter, monter, avec les mauvais souliers que j'avais. Si Jules ne m'avait pas aidée, je pense que je serais encore sur la montagne à pleurer ma vie.

— Ah, tu vois bien qu'il est gentil !

— Il a tout de même de beaux côtés. Mais tu as réussi à avoir le meilleur des deux frères, ton Julien, il est pas mal plus intéressant.

— Julien, Jules, j'ai toujours trouvé ça drôle les prénoms dans cette famille. Avec leur sœur Jeanne, tous des J. Faut croire que les parents n'ont regardé que cette lettre quand ils choisissaient les noms. Je sais bien que Julien il est gentil, c'est mon chum depuis trois ans. Mais Jules aussi, il est gentil. Qu'est-ce qu'il t'a fait pour que tu sois de cette humeur ce matin ?

— Il m'a dit que j'avais mis une robe trop serrée, tu réalises ! Ça et me dire que je suis grosse, c'est pareil.

— La robe que tu portes en ce moment ?

— Non, tu penses. Quand il m'a dit ça, je me suis changée. Je me sentais comme un boudin tout d'un coup.

- Il t'a dit ça comme ça « Tu portes une robe trop serrée » ?
- Je lui ai demandé de quoi j'avais l'air. Tu me connais, je me demande toujours de quoi j'ai l'air. Et lui, au lieu de me dire que je lui plais, il m'a dit « Peut-être que tu serais mieux avec ta robe bleue, tu sais, celle que j'aime tant ? »
- Euh, jusqu'ici, y'a pas de robe trop serrée dans ton histoire.
- Non, mais ça s'est compliqué. Je lui ai demandé pourquoi il n'aimait pas ma robe rouge — celle que j'avais sur le dos. Et c'est là qu'il a dit « Elle me semble moins confortable ».
- Moins confortable, ce n'est toujours pas trop serré. Sophie, tu le sais que parfois, tu compliques un peu les choses.
- Ça y est, toi aussi tu te retournes contre moi. Je complique les choses maintenant. C'est encore de ma faute !
- Je n'ai pas dit ça, j'essaie de comprendre ce que Jules a dit pour que tu sois en colère ce matin.
- Il a dit que je suis grosse !
- Il n'a pas dit ça, ce n'est pas ce que tu me contes. Tu exagères, Sophie.
- Si t'es venue ici pour me juger, ça vaut pas la peine qu'on continue ce petit déjeuner. Moi, un samedi matin, j'ai le goût d'être avec des gens qui m'aiment et me comprennent.
- Je t'aime et j'essaie de te comprendre. Depuis deux ans que tu es avec Jules, il me semble que ça va plutôt bien, vous deux. Et là, on dirait que tu veux le laisser pour un commentaire sur une robe. Alors qu'il t'a juste dit que ça ne lui semblait pas confortable.
- C'est ça, continue à prendre son bord, on sait bien, ton Julien il est parfait, tu m'as laissé les restants de la famille.
- Sophie, calme-toi, tout le restaurant t'entend.

— Je m'en fous, du restaurant. Tiens, je me fous de toi aussi. Je m'en vais. Tu me rappelleras quand tu seras de meilleure humeur !

Sur ces mots, Sophie se lève, attrape son sac à main, lance un billet de vingt dollars sur la table et quitte le restaurant. Amélie reste bouche bée, se demandant comment, soudainement, l'humeur du jour s'est tournée contre elle.

Comme je suis leur voisine de table, je lui fais un sourire de réconfort. Évidemment, j'ai entendu toute leur conversation. Moi qui étais venue au café du coin avec un livre pour célébrer la journée internationale du livre, me voici à écouter les vagues à l'âme d'une fille qui manque de confiance en elle, qui parle trop fort et qui fait porter aux autres ses incertitudes. Je plains son amie, quand je pense qu'elles sont belles-sœurs, elle n'a pas fini de l'entendre. À moins que son Jules ne se tienne en premier et n'aille voir ailleurs, ce qui pourrait fort bien arriver. Pour le moment, je vais apprécier le retour du silence.



La surprise

Par Michèle Lesage

Il pleut, je n'attends rien de cette journée. Installée à la table du café Fleury, je bois une tisane qui me réconforte à peine. Je tourne les pages d'un livre ennuyeux. La conversation qui se tient à la table d'à côté me tire de ma lecture.

— Je t'ai réservé une surprise, hésite le grand galet dont je remarque le nez rougi.

— Tu n'aurais pas dû, répond la femme qui lui fait face.

— Hier encore, tu m'as sauvé d'une sanction injuste. Sébastien ne m'lâche pas.

— Tant que tu mettras pas les points sur les i, ce manipulateur continuera à t'en faire voir de toutes les couleurs.

— Pourtant, j'ai bien essayé. Il trouve toujours le moyen de relever la moindre incartade au processus. Son attitude provoque mes erreurs.

— Avec tes compétences, tu devrais pas te laisser en imposer par cet incapable. J'comprends pas ton manque d'assurance.

— Y m'rappelle mon père, je t'en ai déjà parlé.

— J'comprends bien, mais ça peut pas continuer, lance cette femme vers laquelle je jette un coup d'œil.

Elle porte une blouse au col ouvert sur un joli pendentif qui descend au milieu de sa poitrine généreuse. Maquillée, bijoutée, comme pour un rendez-vous amoureux.

— Tant que tu seras là, j’crains rien, souffle-t-il en sortant de la poche de son veston une enveloppe.

— Quelle folie as-tu encore faite, grand niaiseux.

— Francine, j’ai obtenu deux billets VIP pour Alexandra Stréliski en fin de semaine.

— Il m’semblait que c’était complet.

— J’ai mes contacts.

— Jean-Marie sera fou de joie.

— J’pensais plutôt...

— Tu pouvais pas mieux choisir, nous l’adorons tous les deux cette artiste, s’exclame cette Francine toute pimpante.

Le nez du jeune homme est devenu cramoisi tandis que Francine se lève en déposant un doux baiser sur son front.

— Nous devons retourner au travail, ils vont se demander... Surtout Sébastien qui guette tes moindres retards. Je saurai pu quoi inventer, s’exclame-t-elle en riant.

— J’tte rejoins, souffle-t-il tandis qu’elle marche déjà vers la porte et qu’il sort son portefeuille pour régler la note.

Je reprends ma tisane que j’avais oubliée.

Les amoureux sont seuls au monde



Par Cécile Niles

Hier après-midi, Nico me donne rendez-vous au Restaurant Coz. Comme j'habite tout près, j'arrive avant lui. Je rentre et je m'assois à droite en entrant sur notre banquette habituelle. Comme ça, on peut profiter de la vue magnifique sur le lac Memphré et les montagnes au loin. La serveuse Hélène me souhaite la bienvenue avec son beau sourire. Je commande une tisane et me laisse porter par l'environnement musical en sourdine.

En plein milieu d'un après-midi pluvieux, il n'y a pas beaucoup de monde dans le restaurant. Au bout d'une dizaine de minutes, alors que je sirote ma tisane, un couple assez hétéroclite arrive en rigolant et s'installe à la table juste devant la mienne. Au bout de quelques minutes, la jeune femme rompt le silence. La rigolade n'aura pas duré longtemps.

— Tu m'avais pourtant promis de m'accompagner à ce vernissage, dit-elle sur un ton plaintif, en élevant très légèrement le ton. J'ai attendu ton appel tout l'après-midi. Je me sentais comme une belle niaiseuse avec Martine qui se demandait bien pourquoi tu n'étais pas là.

Je les regarde de plus près, elle une jeune femme toute menue, début vingtaine, vraiment attirante. Je dois me faire violence pour ne pas continuer à la fixer. Son teint ébène, lumineux, contraste avec le blanc de ses grands yeux qui brillent de colère ou peut-être de déception. Sa coiffure, des centaines de petites tresses retenues à la nuque par un foulard soyeux multicolore, lui donne un air exotique.

L'homme qui l'escorte pourrait bien être son père. Dans la cinquantaine avancée, grand et mince, bel homme aux traits affinés, émane de lui une douceur palpable. Il la regarde avec une infinie tendresse, met son bras autour de ses frêles épaules. La jeune femme ferme les yeux, laisse tomber sa tête en se collant un peu plus contre son torse. Ces deux-là sont très amoureux, ça se voit.

— Je te l'ai expliqué ma chérie, ma journée a été bousculée par une urgence au bureau et l'appel impromptu de Judith. Pour les rares fois qu'elle fait appel à moi. Elle était vraiment en crise et j'ai dû l'accompagner à la clinique. Son chum, comme tu le sais, est parti en tournée depuis deux semaines et elle gère encore mal ses crises d'anxiété malgré sa prise en charge de l'équipe médicale.

— Oui, je sais tout ça, tu me l'as déjà expliqué. Il reste que tu donnes souvent la première place à ta fille, renchérit-elle, larmoyante et boudeuse.

Il resserre un peu plus son étreinte :

— Depuis que je te connais, c'est la première fois que je te vois dans un tel état, je te sens triste et songeuse depuis quelques jours.

On dirait qu'il cherche à comprendre ce comportement qui semble inhabituel.

— Qu'est-ce qui se passe Luina, tu veux m'en parler ?

Elle se love contre son épaule, comme s'ils étaient seuls au monde et se met à sangloter.

L'homme lui donne toute son attention, entièrement à son écoute, présent et patient.

— J'voulais pas t'embêter avec mes petites misères. Je sais qu'avec ce gros contrat tu en as lourd sur les épaules, mais de mon côté mon nouveau poste à la banque c'est assez exigeant, tu sais, et Justine qui ne cesse de me narguer avec ses questions indiscretes. Je ne sais plus comment réagir avec elle. Si ça continue, j'envisage de devoir en parler aux Relations humaines. Et puis tu sais, François, je n'ai pas réussi à rejoindre maman, ni frerot, ni Chrystelle depuis deux jours. On dirait que tout arrive en même temps, en plus toi tu as été moins présent dernièrement.

François semble momentanément désespéré puis rapidement il se ressaisit :

— Oui, c'est vrai chérie, avec ce contrat à Nicolet... et tu es tellement compréhensive.

— Je suis très bien ici au Québec, tu sais, et depuis que je t'ai rencontré je me sens comblée, mais il y a des jours où l'éloignement de ma famille me pèse et je ne pourrai pas leur rendre visite encore pour au moins six mois, avec mon statut de réfugiée. Le temps passe vite, je pensais à ça cette semaine, ça fait déjà presque trois ans que je suis partie de mon Rwanda natal pour aller étudier à l'Île Maurice.

— Je te trouve tellement courageuse d'être partie toute seule pour venir t'installer ici, à Montréal, te trouver un travail... Heureusement que ta cousine était là pour t'accueillir à ton arrivée. Je me souviens quand je t'ai rencontrée, tu travaillais dans cette usine sur le quart de nuit depuis plus d'un an, si je me souviens bien. J'ai beaucoup d'admiration pour toi, tu le sais, je te le dis souvent.

Au même instant, le cellulaire de Luina se met à sonner.

— Chrystelle, *I'm so happy to hear your voice. How is everybody?*

Le silence qui suit en dit long. Sa sœur lui explique en long et en large le déroulement des deux derniers jours.

Lorsqu'elle raccroche, elle est encore toute tremblotante.

— Je le sentais bien qu'il y avait quelque chose de pas normal. Maman a été hospitalisée. Elle a fait une chute avant-hier en passant la tondeuse. Elle est en observation et devra passer des examens plus approfondis. Heureusement que papa était là pour la conduire rapidement à l'hôpital.

François prend son amoureuse dans ses bras en lui chuchotant des mots que je n'arrive pas à entendre.

Sur ces entrefaites, Nico arrive tout essoufflé :

— Je pense que j'ai trouvé mon appartement !

— Ah oui, où ça ? Tu as vu ça sur Market Place ?

— Oui, c'est un loft, tout près d'ici.

— Un loft ?

— Oui, mais il est très grand, 1 500 pieds carrés, c'est au deuxième étage.

— Tu es prêt à faire un si grand changement, toi ? D'une maison de dix-sept pièces à un loft ?

— Il y a un grand balcon. J'aurai une vue sur la montagne et les couchers de soleil, et deux stationnements.

Il sort son cellulaire.

— Tiens j'ai des photos, regarde.

— Oh, ça a l'air vraiment bien ! De grandes fenêtres en avant et sur le côté, wow ! Une vue sur la montagne et les couchers de soleil, c'était dans tes critères, ça. Des planchers de bois francs, grande salle de bain, bien éclairé...

Nico est vraiment emballé par cette trouvaille. Je pense que c'est le bon moment pour lui de faire ce grand changement.

— J'ai parlé à la propriétaire, je pourrais aller le visiter demain matin. Tu veux m'accompagner ?

— Bien sûr, mon amour, j'ai hâte de voir ça ! Tu es tellement enthousiaste. Nous serions presque voisins. C'est excitant !

— Oui ma douce ! Plus près de toi pour aller faire nos promenades ensemble au bord de l'eau. Et nos petites escapades l'été prochain... J'ai envie de fêter ça, je t'invite à souper.

Quand je me retourne, la table en face de la mienne est vide. Les deux tourtereaux se faufilent discrètement vers la sortie, collés l'un contre l'autre. Les amoureux sont seuls au monde...

Au resto du coin

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque



— Tiens voici votre café frais, Arthur, lança la jeune serveuse échevelée en ce dimanche matin.

— Merci, mon p'tit sucre d'orge. N'oublie pas de r'passer souvent. On aime ça t'voir la fraise.

L'ami d'Arthur lui pinça le bras afin de le rappeler à l'ordre :

— Ouah, quessé qui te prend ?

— Appelle-la pas de même, tu risques la prison !

— De quoi tu parles ? Un p'tit vieux innocent comme moi n'ira pas en prison pour ça.

Les autres affirmèrent qu'ils étaient d'accord avec Arthur.

— Vous suivez pas les nouvelles ? Y'a eu le mouvement *Me Too* l'an passé.

— Argh, grommela Arthur, les jeunes d'aujourd'hui sont trop susceptibles. Pu moyen de faire des blagues.

Annabelle travaillait au resto du coin depuis seulement quelques mois. Elle détestait ça, mais elle n'avait pas de permis de conduire, alors les choix de boulot d'été étaient limités. Elle rêvait à la rentrée qui lui permettrait de fuir son trou de village.

La messe venait de finir alors le resto bourdonnait de gens qui réclamaient leurs œufs et leur bacon. Le dernier venu, le curé camerounais, entra avec son col romain qui ressortait tellement il contrastait avec sa peau. Il venait d'arriver au village et essayait encore de s'intégrer au sein de cette population d'agriculteurs.

— Bonjour monsieur l'curé, salua Annabelle qui le vit arriver. Où est-ce que vous voudriez vous asseoir ?

— Je n'ai pas encore décidé, mais je ferai ma tournée. Il doit bien avoir quelqu'un qui m'invitera.

— Vous avez ben raison. Nous sommes chanceux de vous avoir.

— Vous passerez le bonjour à vos parents. Comment se porte votre mère ? Je sais qu'elle a été un peu souffrante.

— Elle se porte bien, monsieur le curé. Je vous remercie.

— Je vous laisse, mademoiselle. J'imagine que les clients voudront leur café. Il se dirigea vers les tables à la quête d'un bon samaritain qui lui payerait un repas.

Les conversations fourmillaient partout tellement qu'on ne s'entendait plus penser. Annabelle espérait qu'il s'assoit avec des clients agréables. Hélas ! Au loin, la table de p'tit vieux remplie de petits pots de crème vides, de miettes de sucre collées sur la table, convia le nouveau venu à les joindre.

— Monsieur l'curé, viens t'asseoir avec nous !

— Attention, tu sais qu'il faut le vouvoyer !

— Eille, c'tun détail ça !

Saluant les paroissiens d'un signe de tête, le curé approcha la chaise vide qu'on lui avait désignée. Il demeura debout et interrogea le chef du groupe comme s'il espérait qu'une autre table l'invite.

— Vous n'étiez pas à la messe Arthur. Votre réveil n'a pas sonné ?

Tous les p'tits vieux rirent aux éclats. Le curé avait le don de mettre tout le monde à l'aise malgré les différences culturelles.

— Ben non, j'suis allé hier soir écouter votre sermon. Interrogez-moi si vous ne me croyez pas.

— Ah, Arthur, toujours aussi coquin ! Je ne porte plus ma soutane, alors je ne ferai pas de confession au resto.

— Ça veut dire qu'on peut dire c'qu'on veut à matin.

— C'est entre le bon Dieu et vous cher Arthur.

— Prenez place monsieur l'curé, on ne vous mangera pas.

Voyant qu'il y avait plusieurs familles qui attendaient qu'une table se libère, monsieur le curé articula :

— Arthur, ne devriez-vous pas céder votre place ? On dirait que toutes vos tasses sont vides.

— Ah, y'a toujours d'la place pour d'autre café vous savez ! Assoyez-vous.

— D'accord, mais je dois visiter les autres paroissiens. Surtout ceux qui sont venus célébrer ce matin.

— Ouin, ouin, Sucre d'orge ! Sucre d'orge ! insista Arthur en brandissant sa tasse tel un drapeau dans la tempête. Ben, elle fait exprès de ne pas venir vous apporter votre café.

— Je suis patient. Vous voyez qu'Annabelle est occupée à servir d'autres tables.

— Annabelle ? C'est d'même qu'a s'appelle ?

— Ben oui, c'est la petite fille à Pierre.

— Pierre ? Celui qui est mort la semaine passée ?

— Ben oui !

— Paix à son âme !



Ça fait longtemps

Par Paule Simard

— J’suis content de te voir. Ça fait longtemps, presque six mois.

— Ouin, grogna l’adolescente.

Le couple assis dans mon champ de vision était on ne peut plus disparate. L’homme, dans la cinquantaine, portait un veston-cravate de bon goût,

et garda son air sévère même en desserrant le nœud de cette dernière.

— Dis-moi, comment ça passe dans ta nouvelle école ? Comment sont les cours ? T’es-tu fait des amies ?

— Pas pire.

La jeune fille arborait la moue dédaigneuse des adolescents lorsqu’ils discutent avec les adultes. Aucune chance pour le père qui travaillait fort pour créer ne serait-ce qu’un premier pilier du pont de la communication.

— Quel cours préfères-tu ? Aimes-tu encore le Français ? T’étais tellement bonne au primaire avec tes poèmes qui faisaient l’émerveillement de tes profs.

— Un peu, dit-elle, comme si elle n’osait pas avouer qu’elle adorait l’écriture. Surtout, ne pas donner de piste à son père.

— Et tes professeurs, comment sont-ils ? Y en a-t-il un que tu préfères ?

— Sont toutes pareils. Ils nous font chier avec leurs devoirs pis leurs airs de je sais tout, envoya-t-elle d’un air dégoûté.

Le paternel se dit qu’au moins elle venait de faire une phrase plus longue que jamais, même si le choix des mots le faisait grincer des dents.

— Tu sais, beaucoup d’élèves pensent comme toi, mais en même temps ce sont eux qui t’ouvrent une porte sur le monde, sur le restant de ta vie.

— Ouin !

— Et puis des amis, t'en es-tu fait quelques-uns ?

— Bof, pas tellement. Une ou deux, comme ça. Pis toi, t'as une blonde ?

— Ben oui, j'ai rencontré une femme, en fait une vieille amie du secondaire. On s'est croisés dans une rencontre de travail. Elle me plaît beaucoup mais ça fait juste trois mois, on verra. J'aimerais quand même que tu la rencontres la prochaine fois qu'on se verra. Tu devrais l'aimer, c'est une artiste, et elle aime lire.

— Ça fait juste six mois que tu nous as quittés, pis t'as déjà quelqu'un qui a pris la place de maman. Ç'a pas pris de temps !

De mon point d'observation, je regardais ce père et sa fille. Quelle situation merdique ! Une adolescente en colère, un père qui se sent un peu coupable d'être parti, même s'il travaille fort pour établir un quelconque contact. Quelle situation difficile pour chacun !

Le père reprend, cherchant encore un point d'entrée dans l'univers surchargé d'obstacles de sa fille.

— Aurais-tu le goût qu'on fasse un petit voyage l'été prochain ? On pourrait choisir la destination ensemble.

— J'veux travailler l'été prochain. Une de mes amies va m'faire entrer dans un p'tit café de la 3^e avenue.

— Oui, c't'une bonne idée. Mais ça t'empêcherait pas de prendre deux semaines de congé à la fin août, avant la rentrée. J'aimerais ça passer du temps avec toi.

— P'être bien. J'vas y penser. On s'en r'parle.

Sur ce, la jeune fille attrape son bol de café et s'envoie une bonne goulée de son café crème.

De la table d'à côté, je sentis le silence s'installer. Je me demandais bien ce qui allait se passer. Qui allait casser la glace ? L'adolescente en sortant brusquement ou le père en quête d'amour avec un nouveau sujet ?



L'invitation

Par Sylvie Tardif

J'étais entrée dans une pizzeria de quartier. Un restaurant de quelques tables qui me permettrait de rester au calme et d'échapper au brouhaha des grands restaurants achalandés. J'étais seule comme trop souvent peut-être. La serveuse m'installa à une table près du four où je pouvais voir le pizzaiolo y enfourner les pizzas. Je commandai une bière bien fraîche en attendant mon repas. Deux dames entrèrent alors dans le restaurant, l'une soutenant l'autre. La plus jeune devait avoir dans la cinquantaine alors que la dame âgée faisait quatre-vingts ans. Un caniche miniature les accompagnait. La serveuse les installa tout près. Je ne pus m'empêcher de tendre l'oreille afin de connaître le lien entre elles.

— Je suis contente que tu aies accepté mon invitation, déclara la femme d'une cinquantaine d'année à la femme plus âgée en souriant.

— Je les accepte toujours tes invitations ma chérie, indiqua la femme plus âgée avec douceur.

— Non maman, tu te prétends souvent fatiguée. Ne dis pas le contraire.

— Tu sais, ma chérie, avec l'âge, je ne prétends rien du tout. Je suis réellement fatiguée.

— Peu importe, on est ensemble et j'en suis ravie, indiqua la fille en regardant sa mère avec adoration.

— Moi aussi, je suis heureuse de te voir, répondit la mère en détournant son regard vers le caniche couché sur les cuisses de sa maîtresse. Ton petit chien est mignon comme tout. Il est bien élevé, je t'en félicite.

— Je suis bien élevée moi aussi au cas où ça t'aurait échappé.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Bien sûr que tu es bien élevée. C'est quoi, cette histoire ?

— Arrête de manipuler pour une fois. Tu me fais sentir mal à la moindre occasion.

— Allons, allons, je ne parlais que de ton chien qui est joli.

— Mais moi, tu vois, maman, j'aimerais que tu t'intéresses à moi pour une fois.

— Je m'intéresse à toi. Je ne comprends pas pourquoi tu fais toute une histoire pour si peu.

— J'en ai marre de rechercher ton approbation depuis toujours.

— Tu n'as pas à la chercher, ma fille, je suis heureuse de la femme que tu es devenue et de l'enfant que tu as été.

— Alors dis-moi que tu m'aimes, implora la fille.

Tout en dévorant ma pizza, je n'avais pu m'empêcher de suivre la conversation avec un malaise grandissant quand, à ces mots, je relevai la tête et croisai le regard de la serveuse qui avait suspendu son geste en attendant la réponse. Devant son four, le pizzaiolo avait marqué un temps d'arrêt avant d'enfourner sa pizza.

— Tu dois bien le savoir avec tout ce que je fais encore pour toi, répondit la mère.

— Tu vois, tu n'es pas capable de le dire, constata la fille dépitée.

— Ce n'est pas ça. C'est simplement que ce n'est pas de ma génération de dire ces choses-là. On a une pudeur, c'est tout.

— Mais dis-le, merde, c'est simple de dire « je t'aime » à sa fille. Ça ne devrait pas être si compliqué. Merde !

— Ne sois pas grossière, réprimanda la mère.

— Dis-moi que tu m'aimes, maman, j'ai besoin de l'entendre. Dis-moi que tu m'aimes, s'il te plaît.

— Bien sûr, bien sûr.

— Tu n'y arrives pas. C'est pas croyable. Tu n'y arrives pas, énonça la femme lentement.

— Là n'est pas la question. Je ne comprends pas ce que tu me demandes. Je ne comprends pas que tu te mettes dans tous ces états alors qu'on pourrait manger tranquillement. Ça me fatigue tout ça.

— Allons, allons maman, ne t'en fais pas, mange tranquillement. Moi, je t'aime.

— Voilà qui est bien. Elle est quand même savoureuse cette pizza.

— Oui, maman, elle est bien bonne cette pizza.

La fille se leva pour faire un câlin à sa mère en signe de capitulation. Je n'en revenais pas. J'aurais aimé leur donner la carte de visite d'un psy à l'une et à l'autre. Je ressentais un profond malaise assorti d'un rire nerveux. Une œillade complice vers la serveuse acheva de mettre au jour l'ampleur des souffrances d'une vie qui émanaient de cette brève conversation entre une vieille mère et sa fille d'âge mûr.

— Il a quel âge ton petit chien, demanda la mère à sa fille.

— Il a trois ans.

— Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Il s'appelle Charlie.

— Viens mon beau Charlie, viens voir mamie. Oh le beau chien ! Comme il est gentil. Ah le coquin, il fait le beau pour mamie. Tu es adorable, mon bébé. Il m'aime déjà ce chien. Bien sûr que je t'aime aussi, mon Charlie. Tu es si mignon.



La maison au bord du lac

Thème : s'inspirer d'une paronymie, soit de deux mots dont la graphie ou la prononciation sont très proches mais dont le sens diffère



Zut, une écharde !

Par Hélène Filteau

Je rêvasse sur la galerie à regarder l'eau du lac au loin. Soudain ma main qui caressait le bois de la rambarde se retrouve en douleur. Zut, une écharde !

Comme je déteste ce genre de blessure, si petite et si insistante. Une écharde, et mon doigt ne cesse de répéter à mon cerveau « Fais quelque chose, mais fais quelque chose. » Une hantise bête !

Et, de me rappeler aussi, les réparations qui doivent se faire... et que je procrastine énormément depuis quelques semaines ayant la tête ailleurs, dans mes rêveries.

Cette minuscule blessure me donne le goût de pleurer toutes les larmes de mon corps. Mon esprit, lui, trouve cela complètement ridicule et m'incite à un peu plus de retenue. Je sais bien au fond que cette insignifiante écharde est la goutte qui fait déborder le vase. Je ne sais plus par quel bout prendre ma vie et tout me semble une montagne.

Pourtant, je sais que pour gravir une montagne un pas à la fois suffit, mais je n'ai même pas le goût de faire le premier pas, non, même pas le premier pas.

Machinalement mon corps se meut vers la salle de bain pour aller prendre soin de cette blessure. Tout n'est pas perdu ! Avec précaution, m'appliquer à la tâche me rassure et j'arrive à la retirer.

Un peu de sang et voilà c'est fini. C'est fini... Dans ma tête j'entends cette voix rassurante qui me calme, qui me dit qu'elle m'aime et que je dois prendre soin de moi : ma mère.

C'est cette demande qui m'a fait venir au bord du lac. Habituellement, j'y trouve la paix autant extérieure qu'intérieure. C'est pour cela que je veux prendre soin de cette maison, reçue en héritage de mes parents, avec le pécule qu'ils m'ont laissé lors de leur départ il y a quelques mois.

Cette maison, c'est un concentré de mon enfance. Mes parents invitaient la famille, les cousins et les amies, afin que je ne sois pas seule. L'idée d'une famille nombreuse s'était éteinte avec moi, alors ils compensaient mon unicité par ces grands « happenings » estivaux.

Les jeux, les baignades, les plongeurs, les cris de joie, les chicanes et les banquets, tout un brouhaha de vie fiévreuse et enjouée !

J'aimerais redonner à l'endroit un certain lustre et un confort plus douillet, car je l'apprécie davantage maintenant. Y mettre de la clarté, de la fraîcheur et des coussins partout. Je suis folle des coussins ! Les énormes informes, les ronds et longs, les rectangulaires colorés, les ronds bonbons, les carrés propres.

Lors de mes voyages, j'achète souvent une ou deux housses que j'affectionne particulièrement. Parfois ce sont les couleurs, parfois le dessin ou la broderie qui attire mon regard. Je m'imagine m'y blottir et je n'en ai jamais assez.

Tout à coup, je sens ma joue mouillée... Le barrage s'est ouvert. Je pose la main sur ma joue et je souris. La douleur coule de mes yeux en silence et je laisse aller. La rivière coule au bord du lac.

La chanson que je trouve bête me revient en mémoire : « Bateau sur l'eau la rivière, la rivière, bateau sur l'eau la rivière au bord de l'eau ».

Je rêve sur la galerie à regarder l'eau du lac au loin. Soudain, ma main qui caressait le bois de la rambarde se retrouve en douleur. Zut, une écharpe ! Celle de ma mère !



Une journée de pluie

Par Michèle Lesage

Suis-je soumise au hasard des événements ? Y suis-je assujettie même si j'ai tout organisé, planifié dans le moindre détail ? Miss organisation que je suis devenue en fait toujours trop espérant échapper à l'imprévu. Si mon jardin est dessiné en fonction des massifs de fleurs et d'arbustes, de petits chemins bien tracés et d'arbres plantés à distance précise, il suffit d'un écureuil pour scalper les cèdres ou d'une moufette pour trouer de façon disgracieuse la pelouse. Est-on jamais prêt à l'opportun ou l'importun qui téléphone ou sonne à la porte à un moment inapproprié ?

Longtemps, j'ai cru que de me dénicher une petite maison solitaire au bord d'un lac isolé me permettrait de tout contrôler. Une clôture de broche autour de mon lot, une barrière avec cadenas pour interdire les arrivées impromptues. En prévoyant les vêtements et la nourriture nécessaires pour y passer les mois de l'été, je saurais vivre dans l'autosuffisance et la paix totale. Rien d'inattendu. Je ne crains ni les orages ni les journées trop chaudes; il y a belle lurette que je sais comment composer avec sautes d'humeur du climat.

J'ai réalisé ce rêve au moment où je ne me sentais plus capable de supporter les aléas du travail : les gens désagréables dans le métro, les absences non annoncées au bureau, les délais de livraison raccourcis à cause d'une exigence farfelue de la haute direction, pour ne souligner que ceux-là. J'ai trouvé ma perle au cœur d'une forêt éloignée de tout point de service. Elle nécessite de parcourir une vingtaine de kilomètres sur une route de terre à bois. La cabane qui appartenait à un passionné de chasse et de pêche n'avait pas été du goût des héritiers. Pas de voisin immédiat, pas de bateau à moteur pour surgir en vrombissant comme un ange de l'enfer, pas de party tonitruant. Je l'ai acquise pour une bouchée de pain. Je me suis préparée à y passer quelques semaines.

Dès le début de mon séjour, j'ai ressenti un bonheur incommensurable. J'ai expérimenté les bienfaits de respecter mon horloge biologique : dormir quand j'ai sommeil, manger quand j'ai faim, marcher ou lire quand j'en ai envie, diriger mon canot sur le lac au gré de ma fantaisie. J'ai cru que la perfection était de ce monde le premier soir que j'ai allumé un bon feu de bois dans l'âtre de mon chalet.

Je ne pouvais m'attendre à ce qui s'est produit sur mon terrain, une journée de pluie abondante devant ma porte. Par la fenêtre, j'ai aperçu une chevrette qui venait de traverser le lac et qui montait sur mon terrain. Émerveillée, je l'observais s'avancer vers ma maison, à l'abri du déluge. Puis, je l'ai vue se coucher dans l'herbe, chose à laquelle je ne pouvais pas m'attendre. Je suis restée à la contempler quelques minutes, une heure, plusieurs heures. Je ne savais pas quoi faire. Je me suis habillée et je suis allée la trouver. Elle semblait en difficulté. Je me suis rendu compte qu'elle était en train d'accoucher.

Ça ne se passait pas bien et la pluie abondante nous tombait dessus. Je n'avais aucune idée des gestes que je devais poser. À la nuit tombée, je suis allée chercher une lampe. J'ai enfilé des gants de caoutchouc et je me suis rendue auprès d'elle. Désespérée des gémissements de la pauvre femelle, j'ai introduit mes mains, puis mes bras entre ses flancs.

J'ai tiré, j'ai tiré à en perdre toute conscience de mon environnement, de l'eau qui s'était introduite par tous les interstices de mes habits, de ma propre existence. Le petit est né sous une douche indescriptible. Tout de suite, il s'est placé sur pattes gracieuses et a placé sa bouche autour des mamelles de sa mère. À mon désespoir, elle n'avait pas survécu. Me voilà prise avec un faon. Mon cerveau est en ébullition, que dois-je faire pour assurer sa survie ? Suis-je soumise au hasard des événements ?



Un séjour en famille

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

— Je ne supporte pas l'horrible poids, docteur. Prescrivez-moi quelque chose, je n'arrive plus à respirer calmement.

— Rose, vous savez que je vous ai demandé de vous reposer. Essayez plutôt de relaxer et de passer du temps en famille.

— Relaxer, moi ? Vous êtes drôle, mon métier ne me permet pas de relaxer.

— C'est la société qui veut ça. Avant de vous prescrire quoi que ce soit d'autre, vous devez me montrer que vous prenez activement soin de votre santé mentale.

Je me lève en sursaut, tout en sueur. Cet ancien souvenir me ronge. J'entends le son infernal du tracteur qui sort du gros nez de mon cher mari. Benoît dort toujours. Impossible de le réveiller quand il ronfle. En plus, il y a longtemps qu'il s'est lassé d'écouter parler de mes crises d'angoisse. Il est seulement quatre heures du matin.

À la demande de mon médecin, je pourrais me rendormir, mais je n'ai pas le temps. J'ai trop de choses à terminer avant d'entamer notre court séjour en famille au chalet de mes beaux-parents. Benoît m'aide comme il peut, mais l'organisation n'est pas son fort. Je suis plus productive la nuit pendant que toute ma marmaille dort.

- Déposer les plantes exotiques de Benoît chez Ginette
- Paqueter les maillots de bain
- Acheter du papier de toilette
- Remplir les bouteilles de désinfectants pour les mains

- Amener mon chargeur d'ordinateur
- Finaliser le menu
- Consulter la carte pour éviter la construction
- Faire le plein de la voiture
- Apporter la boîte à outils
- Le doudou de Clémence
- La laisse plus longue du chien

Je vous promets que je ne suis pas en train d'écrire une dictée ! Non, ce sont toutes des tâches à accomplir avant d'aller relaxer au chalet ! L'an passé, j'ai essayé de déléguer, mais on s'est retrouvé dans le fin fond du bois sans eau potable ni propane pour le barbecue. J'ai beau essayer de demeurer agréable devant les enfants, mais je savais qu'il y aurait un problème d'approvisionnement. On n'allait pas mourir de faim quand même.

À vrai dire, c'est ma belle-mère qui trouve que je ne fais pas assez confiance à son cher Benoît. Elle ne cesse de me répéter que, s'il dirige avec succès l'entreprise familiale depuis une décennie, il devrait pouvoir se charger de la logistique de nos séjours au chalet. Après tout, ce sera son chalet un jour.

— Rose, tu devrais être plus douce et patiente avec Benoît. Quand vous vous êtes marié, tu n'étais pas comme ça avec lui.

Telle la queue de la vache qui chasse la mouche, j'oublie vite ce souvenir pour passer aux choses plus importantes.

- Laver les draps
- Vider le compost

Merde, c'était quoi la première chose à faire encore ? J'aurais dû l'écrire. Benoît me le répète sans cesse.

— Prend le temps d'écrire tes listes. Cela éviterait des conflits à l'avenir.

— Ben, en quinze ans de mariage, tu ne t'es jamais plaint avant.

— Je l'sais Rose, mais je n'ai pas juste ça à faire de te servir de bloc-notes.

— Ça me rassure tellement et tu as une mémoire exceptionnelle.

— *Ce n'est plus une bonne raison.*

— *Ben, je refuse de me mettre à tout noter électroniquement dans mon téléphone. Tu sais que je suis nulle à ça.*

— *Je suis sérieux. Tu dresses tes propres listes dès maintenant.*

La chorale d'insectes nocturnes me rappela qu'il ne restait qu'une journée avant le grand départ. J'appréhende les retrouvailles avec ma belle-mère. Elle ne m'a jamais aimé. Je ne comprends pas son problème. Je ne suis pas assez bonne pour elle.

- *Vos enfants passent trop de temps à l'écran.*
- *Ton pain de viande goûte salé.*
- *Tu devrais penser à perdre du poids.*

J'ai mon voyage ! Elle veut tellement que je laisse Benoît en charge que je crois que je vais leur dire de partir en voyage sans moi. Oui, ce sera de vraies vacances pour toute la famille. De mon côté, je vais m'enfermer dans la chambre à fumer mes joints. Je sais que les enfants seront contents d'être au chalet avec leur grand-mère pis mon docteur sera soulagé de me voir relaxer.

— *Je ne supporte pas l'horrible bois, docteur. Prescrivez-moi quelque chose. Je n'arrive plus à respirer calmement.*



La brume recouvre le lac

Par Paule Simard

J'entends coasser dans l'étang d'à côté. Mon Dieu que cette grenouille est crieuse ce matin, que je me dis en émergeant de mon sommeil. Elle me propulse dans le présent, moi qui baignais tranquillement dans un rêve confortable.

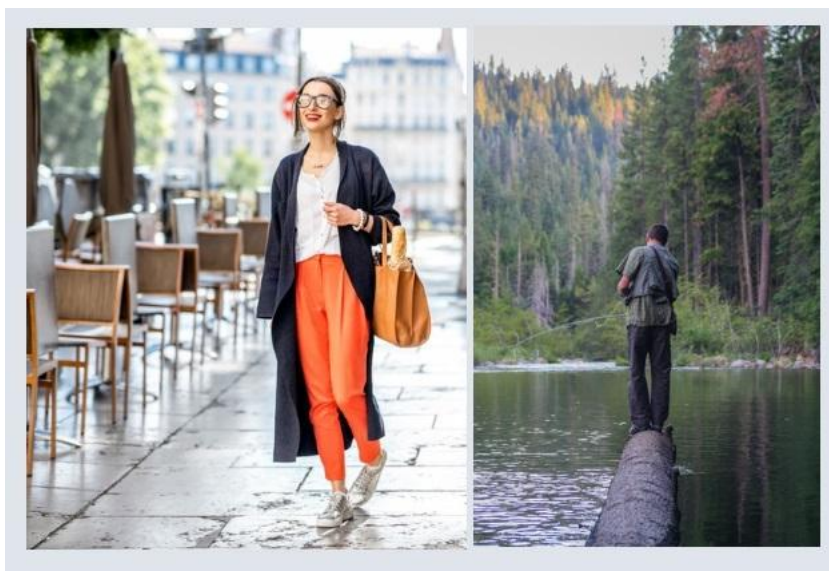
Ainsi réveillée plus tôt qu'à mon heure, je décide de me lever, mais pas avant de m'être étirée dans tous les sens. Une semaine dans la maison au bord du lac, ça se savoure. Mon premier réflexe est de jeter un œil par la baie vitrée. La brume recouvre le lac et ses contours, un nuage léger qui donne à voir de petites éclaircies. Tout semble immobile, mais à bien y regarder le paysage se meut, dérive vers le Nord. Il faut se concentrer sur le coin d'une déchirure pour en suivre le mouvement subtil. Tout est en douceur, en finesse, en subtilité.

Et un peu comme si cette vapeur pénétrait dans mes poumons, je sens un début de calme. Je prends une longue inspiration, je la tiens, pour la rendre à l'univers. Enfin, je sens que le processus de guérison, celui que j'étais venu chercher dans ce chalet isolé, se met en marche.

Peut-être que j'arriverai à oublier ce qui me tenaille l'estomac. Cet événement indicible que j'ai commis sans le vouloir vraiment. Mais qui sait ce qui se terre au fond de moi ? Est-ce qu'une petite parcelle de volonté veillait dans quelques recoins de mes neurones ? Est-ce que j'aurais quelques cellules pathologiques qui nagent dans mon cerveau ? Peut-être qu'une pulsion de mort transmise par mes ancêtres s'est réveillée ? Que sait-on vraiment de cette part de volonté, de hasard et de pulsion qui nous fait agir ?

Bon, basta de ce retour en arrière, de cet apitoiement. Ce qui s'est passé est passé. Ce qui est fait est fait, il faut que je m'en libère. Je sors de mes pensées et je vois que la brume s'effiloche de plus en plus. J'aperçois maintenant de larges pans du lac. L'eau est immobile, argentée. Elle semble sombre ce matin, comme si elle cachait quelques obscurs secrets. Mais je sais que le soleil viendra à bout de cette vapeur. Quand l'eau tournera au bleu, l'ombre aura disparu. Je pourrai alors plonger dans cette matrice humide, et mon crime sera lavé. Peut-être pas effacé, mais tout de même repoussé au fond où il sera englué dans les boues qui tapissent le plancher de l'étang. Les bestioles le feront disparaître, il n'en restera qu'une goutte entre deux neurones. Et même peut-être qu'une bactérie viendra la consommer. Ou bien c'est elle qui aura le dernier mot et les cellules cancéreuses prendront le dessus.

En attendant, je fonce vers la bouilloire pour me préparer un thé. Peut-être vais-je survivre. Le calme de mon jardin extérieur sera ma meilleure thérapie. Mais je vois un mouvement dans une éclaircie du côté cuisine et là, comme une condamnation, j'entends croasser dans l'arbre d'à côté.



Un paradis

Par Sylvie Tardif

François ne savait pas comment exalter l'imagination de Sarah. Il aurait voulu qu'elle soit enthousiaste à l'idée de ce lieu si cher à son cœur. Cette maison au bord du lac était son paradis. Il s'y ressourçait. Il méditait. Il se retrouvait en dehors du tumulte de la ville où il s'autorisait enfin à respirer à pleins poumons. Il s'y sentait libre, en connexion avec la nature, en harmonie avec lui-même. François lui avait décrit la beauté du paysage, du lac dont seuls un peu de vent, un canard qui se pose, une goutte de pluie troublaient la tranquillité. La maison était confortable et accueillante. François y avait vécu de nombreuses fêtes avec ses amis et il s'y était également réfugié pour panser ses plus grandes peines.

Sarah n'avait aucune curiosité pour la maison, pour le lac, pour la forêt, pour ce coin perdu au milieu de nulle part, disait-elle. Loin du bitume, Sarah perdait son élan vital. Elle avait besoin des musées, des théâtres, des cafés d'après-midi et des bars de nuit. Elle avait besoin de sentir vibrer la vie. Elle ne ressentait pas l'énergie de la nature. Le calme plat de ce lac, aussi beau fût-il, ne l'intéressait pas du tout. Sur une photo de calendrier certes, mais l'idée de passer plus de trente secondes à contempler un lac ne suscitait chez elle aucune envie.

François et Sarah étaient profondément différents. Autant François avait besoin de sa forêt pour regagner l'énergie bouffée par le boulot, autant l'infatigable Sarah arpentait les musées et les expositions de toute sorte pour se nourrir. Ils s'aimaient pourtant d'un amour fou qui avait su naître grâce à une façon gémellaire de penser et de rire. Ils se comprenaient sans se parler. Ils n'avaient qu'à se regarder pour se comprendre.

Cependant, leurs milieux de vie préférés étaient aux antipodes. Sarah avait besoin de la ville pour se sentir vivante. François y étouffait. Ils avaient donc convenu que François passerait à la maison au bord du lac autant de temps qu'il le voudrait sans Sarah qui, elle, profiterait des moments d'évasion de François pour sortir avec ses copines. Ce compromis chagrinait François, mais il n'avait pas insisté. François rapportait de ses escapades des impressions uniques qu'il tentait de partager avec Sarah. Elle se contentait alors d'un haussement d'épaules en lui disant à quel point ce peintre qui fait brûler les forêts dans ses toiles est extraordinaire.

François avait de plus en plus besoin de se retirer du monde. Il avait fait part à Sarah de son projet de passer l'été à la maison au bord du lac aux prochaines vacances. Sarah avait répondu qu'elle avait prévu partir à Londres et Paris jusqu'à la rentrée littéraire. Cette séparation semblait longue, mais ils comprenaient que de tenter d'entraîner l'autre vers un rêve différent ne ferait qu'assombrir les vacances. Sarah avait pris l'avion pour Londres quelques jours après que François fut parti en voiture pour la maison au bord du lac.

Arrivée aux abords de la Cathédrale Saint-Paul, Sarah avait levé les yeux vers le dôme sans s'apercevoir qu'un fou furieux filait à toute vitesse en voiture vers l'attroupement de piétons dont elle faisait partie. Frappée de plein fouet, elle perdit connaissance sur le coup et ne la reprit plus de l'été. François n'avait pas accès aux réseaux cellulaires à la maison au bord du lac. Il était donc loin de se douter que Sarah avait été hospitalisée et qu'elle reposait entre la vie et la mort. Pourtant, il ressentait un malaise depuis quelques jours qu'il avait de la peine à s'expliquer. Il avait alors décidé de rentrer en ville.

En passant au travers du village le plus proche de sa forêt, le cellulaire de François s'était mis à vibrer avec insistance annonçant les nombreux messages laissés par l'Ambassade du Canada à Londres. François n'était pas arrivé à Montréal qu'il avait réussi à réserver un vol sur le prochain avion en partance pour Londres afin de retrouver Sarah. Fou d'inquiétude, il passa l'été auprès d'elle à lui parler doucement. Sarah était dans un coma qui la protégeait de la douleur de son corps en miettes. Elle tenait le coup. François était convaincu que Sarah reviendrait à lui. Il resta à son chevet nuit et jour jusqu'à ce qu'elle ouvrît enfin les yeux. Quand Sarah put être transportée vers Montréal, François lui demanda s'il était possible pour elle d'envisager de terminer sa convalescence à la maison au bord du lac. Elle ne pouvait ni parler ni marcher. Elle avait besoin de calme et de repos. Elle lui fit signe que c'était une superbe idée.

Sara commençait à ressentir la vie à nouveau, tout doucement, peu à peu. Elle mettrait du temps à se réparer tout à fait, mais elle savait aussi que, dans la maison au bord du lac, elle serait avec François et qu'il l'aiderait à guérir. François savait ce dont son corps meurtri avait absolument besoin. Inquiet, François ne savait pas comment exulter l'imagination de l'infatigable Sarah clouée dans un lit sur la terrasse de la maison au bord du lac.



Double sens

Thème : le quiproquo causé par la polysémie des mots



L'ivre

Par Rebecca Angele

Dimanche matin, une jeune femme entre dans une librairie dans St-Roch. Le libraire la salue.

— Bienvenue ! Comment allez-vous ?

— Bien, c'est une belle journée. Et vous ? répond la femme avec un léger accent anglais.

— Comment puis-je vous aider aujourd'hui ?

— Je voulais juste vous aviser que l'ivre est devant votre porte. Je pense qu'il...

— Le livre ? Notre enseigne ? C'est normal, nous sommes une librairie.

— Hum, non, l'ivre.

— Livre ? Oh, ils ne livrent pas le dimanche, mais j'ai peut-être ce que vous cherchez. Quel est le titre ?

— Je ne connais pas le nom de l'ivre, mais...

— Juste un mot fera l'affaire. Je vais pouvoir l'entrer dans mon moteur de recherche.

— Oh... je suppose que l'ivre...

— Livre. Parfait, c'est parti. Nous avons *Le Livre sans nom*. C'est drôle quand on y pense, parce que vous ne connaissez pas le nom du Livre. Et le nom de ce livre est *Le Livre sans nom*.

Le libraire rigole. La jeune femme sourit perplexe.

— *Le livre de ma mère, Le livre dans le livre dans le livre, Le livre du rire et de l'oubli*.

Le libraire ricane encore un peu.

— Aucun de ces titres ne vous rappelle quelque chose ?

— Hum, non pas du tout, mais l'ivre aurait peut-être besoin...

Le libraire la coupe de nouveau pour continuer sa liste.

— *Le livre des nuits, Le livre d'un homme seul, Le livre de la jungle*. Toujours rien ?

— Je connais *Le Livre de la jungle*...

— Eh bien, vous voyez ! On a trouvé ! Un classique en plus. Vous avez de la chance. Nous l'avons aux livres. En plus, il y a un rabais de 10 % aujourd'hui et aujourd'hui seulement sur les livres de Rudyard Kipling pour son anniversaire.

— Mais monsieur, je ne suis vraiment entrée ici que pour l'ivre qui...

— Oui, tout de suite, je reviens !

Le libraire réapparaît après quelques minutes alors que la cliente est de plus en plus déconcertée.

— Vous me disiez être entrée pour le concours. C'est pour nos clients. Votre achat vous permet d'y participer. Remplissez vos informations ici et déposez-les dans l'urne. Nous allons tirer le ou la gagnante à la fin du mois. Ensuite, la personne vient se peser à la librairie et obtient l'équivalent en livres de son poids. **Gagnez vos livres en livres !** Plutôt accrocheur, hein ? C'est moi qui ai eu l'idée ! Je comprends que ça vous ait donné envie d'entrer. En plus, vous avez trouvé votre livre. Quelle belle journée pour vous ! Ça vous fera 19,20 \$, s'il vous plaît.

— Et pour l'ivre ?

— Non, c'est en dollar.

La jeune femme abandonne.

— D'accord, j'ajouterais une couverture, s'il vous plaît.

— Bien sûr ! Plusieurs personnes se disent « Une couverture dans une librairie, c'est étrange », mais elles font fureur. Surtout à cette période de l'année. Après tout, comme je dis toujours pourquoi acheter un livre sans sa couverture.

Le libraire ricane encore. Il se trouve décidément très drôle.

— Je vous souhaite une excellente journée !

— Bonne journée.

La jeune femme sort de la librairie avec son nouveau livre et la couverture qu'elle tend à l'homme couché devant la porte de la librairie. Il est à peine conscient, sonné par l'ivresse, mais maintenant il sera un peu plus au chaud au moins.



En-tête

Par Louise Bertrand

Je ne savais plus où donner de la tête alors que tout s'accumulait sur mon bureau. J'en avais véritablement par-dessus la tête! J'en étais arrivée à procrastiner plus d'une fois par heure, à reporter tout au lendemain, à penser même à remettre ma démission. J'étais ce soir-là dans un état lamentable, d'autant plus que je venais de raccrocher le téléphone en beau maudit parce qu'une artiste, dont je tairai le nom, avait annulé sa représentation de demain sous prétexte que son enfant avait le syndrome pieds-mains-bouche. Évidemment, j'ai tout de suite pensé que la jeunesse était plutôt tête folle, que la maladie prétextée était imaginaire, qu'elle devrait changer de carrière si elle en faisait toujours à sa tête.

C'est alors que Maurice est entré dans mon bureau. Maurice, c'est mon secrétaire. Pas très particulier parce qu'on s'entend que d'accoler ce qualificatif à sa profession peut sous-entendre ce qui ne se passe pas entre lui et moi. Non, Maurice, c'est un secrétaire avec une tête sur les épaules. Toujours vaillant et attentionné, il est autant à l'écoute de notre clientèle que de mes problèmes. Il garde continuellement la tête froide et fait des pieds et des mains pour trouver des solutions. Or, ce soir-là, Maurice n'était pas dans son assiette.

Il était tard et il voulait rentrer chez lui pour regarder sa série préférée à la télévision pendant que sa conjointe, urgentologue, exagérait encore sur le temps alloué aux patients plus que patients de son hôpital. C'est pourquoi Maurice voulait que je le libère de sa journée, mais dans la situation où je me trouvais, ce n'était pas possible qu'il me laisse ainsi dépitée, sans espoir de combler la salle demain. Je sentais le rouge envahir mes joues, la pression artérielle assurément dans le tapis, mais je devais absolument garder la tête froide.

J'en étais rendue à en vouloir à Maurice, même à Luc Dionne, l'auteur de cette nouvelle série qui gardait en haleine tout le Québec. J'avais regardé le premier épisode et ce n'était pas mon genre. J'avais assez de problèmes à dépatouiller sans ajouter à mon lundi soir une intrigue cousue de fils inextricables et dont l'issue ne serait dévoilée qu'au printemps. C'était trop pour ma p'tite tête de directrice d'une salle de spectacles qui, au surplus, venait de recevoir un jugement comme quoi il fallait que j'insonorise mieux mon bâtiment à défaut de quoi, la cour d'appel émettrait un avis de fermeture. Tout cela parce qu'un individu pas de tête en avait par-dessus ses oreilles du bruit de mes artistes. D'une part, mon budget ne me permettait pas d'investir dans des travaux d'insonorisation et d'autre part, bien qu'une manifestation à l'encontre de la décision rendue était prévue dans la semaine, je me sentais pieds et poings liés, sans avenir, sans motivation, avec un formulaire d'aide médicale à mourir entre les mains.

C'est alors que Maurice sortit de son chapeau, en fait de derrière son dos, un bouquet de tulipes. Je le dévisageai de la tête aux pieds, me demandant s'il n'y avait pas autre chose que j'allais découvrir. Il me tendit les fleurs; je fondis en larmes. Je compris à ce moment qu'indépendamment de l'annulation de l'artiste, il était impératif que je ramène mes pieds sur terre, sans faire tomber des têtes, sans me jeter tête baissée dans autre chose et surtout sans faire la tête à qui que ce soit.

Je déposai le bouquet dans un vase d'eau, je dis à Maurice qu'il pouvait quitter, je pris soin de déchiqueter le formulaire à moitié rempli, repris mon téléphone pour parcourir mon carnet d'adresses bien garni de vedettes qui ne sont pas des casse-pieds. Je trouvai facilement ma prochaine tête d'affiche !



Les derniers mots

Par Michèle Lesage

Quel poison !

Ce sont les derniers mots que j'ai prononcés avant d'ouvrir de nouveau les portes de la salle.

Les bénévoles sont revenus s'asseoir autour de la table, Lucie la première, d'un pas furieux. L'agenda étant chargé, les discussions ont repris sur des chapeaux de roue.

Je souffrais en silence, ayant mal dormi et m'étant levée aux petites heures tourmentées par l'absence de celle qui m'accompagnait depuis de nombreuses années.

Lucie reprenait ses arguments, les mêmes qu'avant la pause, avec une hargne que je ne m'expliquais pas.

Bob, Étienne et Caroline tentaient de l'apaiser. Il s'agissait de fixer la date d'une prochaine activité réunissant les familles de nos bénéficiaires, mais chacun avait son point de vue sur le meilleur moment de la tenir.

Je ne les écoutais plus, je prenais la mesure de l'ambiance qui se dégradait. Je ne me sentais pas dans les meilleures dispositions pour redresser la situation. Je retenais une envie furieuse de me ronger les ongles, déjà abîmés depuis que j'avais entamé mon sevrage.

Le ton de Lucie durcissait, s'élevait, les mots devenaient plus acides. L'atmosphère empoisonnée nous accablait tous. Le venin de ses mots se répandait dans nos esprits. Nous manquions de souplesse, nous n'en avions que pour nos besoins personnels, nos intérêts passaient avant ceux de nos protégés. Et nous nous reconnaissions dans ses accusations, même si elles étaient exagérées. Malgré tout, nous étions atteints par son fiel. Si ce n'était pas entièrement vrai, ce n'était pas entièrement faux.

Puis, de façon inattendue, Lucie s'est effondrée en larmes, comme une très haute vague qui se brise. Nous tous qui surfions sur cette vague sans appréhender le danger avons été emportés avec elle, nous raclant brutalement l'ego contre le fond.

Notre association s'est dissoute, tous les membres blessés par cette fracture de nos bonnes volontés.

Un soir de septembre, sur le café d'une terrasse, tandis qu'un passant m'envoyait la fumée de sa cigarette, je me suis encore une fois félicitée de la victoire que j'ai remportée contre cette dépendance. Une victoire douce-amère qui n'a de cesse de me rappeler cette journée où mon groupe de bénévoles s'était crêpé le chignon avec une issue fatale. Il avait fallu d'une nuit de trop sans sommeil, d'un appel à une amie juste avant ma rencontre pour me soulager de mon anxiété. « Quel poison ! », je me souviens encore de ces mots prononcés avant de rompre la communication, comme un mauvais sort jeté de manière irréfléchie.



Tu m'étouffes

Par Martine Marcotte

Décidément, nous avons un problème de communication.

Je lui ai dit que notre relation me donnait un sentiment d'étouffement.

Voilà qu'il propose de me laisser plus d'espace. De nous voir à l'extérieur, au grand air, de ne pas s'imposer dans mon appartement.

— Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors, c'est moi ? Tu me trouves trop gros, lourd, imposant. Tu as peur que je t'écrase ?

— Non, ce n'est pas ça. Au contraire, j'aime quand nous sommes près l'un de l'autre, j'apprécie notre intimité.

— Tu trouves que je te demande trop de temps ? Avec toutes les activités que tu as déjà, tu te sens essoufflée ? On peut espacer nos rencontres si tu préfères.

— Non, tu ne m'écoutes pas ! C'est ça le problème, tu ne m'écoutes pas, pas vraiment. Tu as des idées bien arrêtées sur tout et tu t'attends à ce que je sois toujours d'accord avec toi. Oui, en général, nous nous entendons bien. Mais quand il arrive que je ne sois pas d'accord ou que je veuille apporter des nuances, tu fais un drame.

Au lieu de discuter tranquillement, de comparer nos points de vue, tu remets en question notre relation, ma sincérité, mon engagement. Et je panique. Justement, je tiens à notre relation, je tiens à toi mais j'en suis venue à constamment surveiller mes paroles de peur de provoquer une nouvelle crise. J'ai l'impression que je ne peux pas partager avec toi, sans crainte, mes impressions et opinions. Tu m'étouffes et je ne peux plus le supporter.



Inviter à la Canadienne ou à l'Africaine

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Depuis quelques années, il y a de plus en plus de richesse et de diversité au Manitoba quant à la langue française. Je n'ai pas les statistiques en tête, mais je sais que la diversité langagière laisse place à plusieurs quiproquos intéressants. Connaître les deux sens d'une expression pourrait éviter davantage de malaises qui pourraient empêcher de nouvelles amitiés de se former. Allons-y avec l'un d'entre eux qui fait partie de plusieurs récits vécus lors de l'intégration de plusieurs gens arrivés d'Afrique.

Mon ventre crie de plus belle. Zut, je me souviens que j'ai oublié ma boîte à dîner à la maison. Les grognements m'empêchent de me concentrer et je dois trouver un endroit je vais réussir à commander, à manger, à payer et revenir à l'heure pour ma quatrième réunion *Skype* de la journée.

Le nœud de mon anxiété se fait ressentir dans mes intestins. Cet horrible désagrément ne me donne pas envie d'aller manger seule aujourd'hui, alors je passe par le bureau de ma nouvelle collègue pour lui demander si elle veut se joindre à moi :

— Manon, je t'invite à aller manger au restaurant. J'ai oublié ma boîte à dîner chez moi et ça nous donnera le temps de nous connaître.

Son visage s'illumine. Elle m'indique qu'elle doit seulement verrouiller la petite porte de la réception et qu'elle me rencontre à ma voiture immédiatement après avoir terminé aux toilettes. Lorsqu'elle ouvre la portière côté passager, je constate que son immense sac à main est resté au bureau. J'imagine qu'elle n'en a pas besoin puisque sa carte de paiement doit être glissée dans l'étui de son téléphone.

On roule rapidement vers notre destination gustative du quartier. En arrivant, on commande rapidement. Elle ne connaît pas l'endroit, alors je me permets de mettre en lumière tous mes plats préférés de l'endroit. Elle semble les prendre très au sérieux parce qu'elle en commande plusieurs, histoire de tout goûter. Je me dis qu'elle doit avoir très faim. Je ne la questionne pas parce que j'ai souvent une faim de loup. En plus, cela lui fera des restants.

La nourriture arrive et l'on déguste notre repas avec joie tout en discutant. On vient de deux mondes différents, alors on se passe en entrevue afin de mieux se comprendre. Elle est arrivée avec sa famille à l'âge de douze ans en provenance d'un camp de réfugiés en Afrique. Elle a su s'intégrer au Manitoba et elle parle très bien l'anglais. Elle m'explique que ce n'était pas facile parce qu'à son arrivée il n'y avait pas beaucoup de nouveaux arrivants ici. Elle se sentait souvent dévisagée par les autres. On trouve des points en commun et on s'amuse. Je me rassure en disant que ce moment laisse présager une future amitié.

Il est 12 h 45. Zut, il faut payer rapidement pour arriver à l'heure. Ma directrice de Montréal ne m'attendra pas pour commencer la réunion. Le serveur amène une boîte afin que ma collègue puisse y mettre tous ses restants de nourriture. Martine se lève pour aller aux toilettes et je lui fais signe qu'on peut se rencontrer à la caisse lorsqu'elle termine.

J'arrive à la caisse et le serveur me demande si l'addition sera *together* ou *separate*. Comme de nombreuses fois auparavant, je lui indique que ce sera « séparé ».

Après tout, ma collègue a pris tellement de plats que mon budget ne me permet pas de payer le tout. Après avoir payé ma part, je remercie le serveur en dégustant ma petite menthe au chocolat. J'ouvre mon cure-dent pour commencer à nettoyer mes dents. Ma collègue sort des toilettes et se dirige tout droit vers la sortie, ce que je trouve très étrange.

Je l'interpelle :

— Manon... tu as oublié de payer.

— Payé ? Mais je croyais que tu m'avais invité...

Le hamster dans ma tête est en mode confusion totale. Je ne comprends pas. Ma collègue m'indique qu'elle a tout laissé à son bureau puisque je l'avais invitée. Le serveur me dévisage. Il ne comprend pas le français et doit assister les autres tables en raison du *rush* du midi. Malgré moi, je paie sa part du repas et nous sortons du restaurant.

Arrivées à l'extérieur, Manon et moi ressentons un malaise qui plane entre nous. Elle tente de me rassurer en me disant d'un rire gêné :

— Tu es chanceuse. D'habitude, en Afrique, quand les gens t'invitent, on commande tout ce qui a de plus cher puisque ce n'est pas nous qui payons. Entre nous, je me suis retenue quand même.

— Oh, alors pour toi, c'était sous-entendu que j'allais payer ?

— Ben oui, « inviter » à l'Africaine veut dire que l'autre payera tout.

J'éclate de rire en lui expliquant ce que j'ai voulu dire par le fait que je l'invite à se joindre à moi pour apprécier sa compagnie, histoire de se connaître davantage. Plusieurs Manitobains et nouveaux arrivants vous raconteront des exemples semblables de ce qu'ils ont vécu avec ce quiproquo.

Voilà pourquoi il n'est pas rare de préciser si l'on invite à la Canadienne ou à l'Africaine. Avec l'un, il ne faut pas oublier son argent et, avec l'autre, on peut se permettre d'être gourmand.



Ça y ait, j'ai osé !

Par Paule Simard

— Ose, que je lui ai dit. Prends-toi en main et vas-y, fonce !

Mon amie restait là, tétanisée par la peur, le désespoir et le manque de confiance. Allongée sur le divan, ses vêtements d'intérieurs recouverts d'un plaid laineux et le visage enfoui dans un coussin, dans un état végétatif proche de la catatonie.

Je me levai d'un bon, lui arrachai la couverture et lui lançai un autre coussin à la tête.

— Bouge, que je lui criai, vas-y, exprime ce que ton cœur te dicte. Écris-lui ! Téléphone-lui. Dis-lui ce que tu ressens. Va prendre une douche, un café et hop, tu te mets en mouvement.

Avec toute la mauvaise foi donc elle était très bien pourvue, elle finit par se lever non sans avoir sorti tous les sacres de son vocabulaire pourtant habituellement mesuré.

Quand elle émergea de la douche dix minutes plus tard, elle avait presque l'air humaine. Ses cheveux mouillés étaient retenus dans le dos et elle portait des vêtements acceptables quoiqu'un peu ternes. Elle n'était pas maquillée, mais sa peau de bébé compensait.

Elle s'assit sur le divan et sirota le café que je venais de lui préparer. La discussion porta sur ses craintes, sa hantise d'être rejetée, sa laideur évidente selon elle, et ainsi de suite. Peu importe ce que je lui répondais, les arguments que j'égrenais, elle ne me croyait pas. J'étais là juste pour l'envoyer valser, pour lui ouvrir les portes de l'enfer.

Quand elle est dans cet état, vaut mieux ne pas insister. Je prétextai un rendez-vous pour m'éclipser. J'espérais de tout mon cœur qu'elle accepterait enfin de se mettre en mouvement.

Déjà une semaine que je lui ai secoué les puces. J'espère qu'elle a réussi sa sortie de léthargie. En train de déjeuner, je me demande si je dois la relancer. Soudain, j'entends un « ding » précurseur de nouvelles. Un texto... d'elle.

— Ça y ait, j'ai osé ! qu'elle écrit. Tout va bien. Je t'en dirai plus dans quelques jours.

Ouf, que je me dis, je peux enfin relaxer sur ce front. J'enfile donc ma dernière gorgée de café et je file au bureau.

Les jours passent. Toujours pas de nouvelles. Le samedi matin suivant, je m'installe devant ma tablette pour lire les actualités. Pas grand-chose, ou plutôt oui, de grandes choses, guerres, inondations, famines, chicanes politiques, etc. Je suis sur le point d'abandonner le fil de presse quand je vois une photo. Mon amie est là, à côté d'un homme, un bel homme qui lui tient le bras. Le gros titre : « Descente dans une maison close, le célèbre proxénète arrêté avec sa nouvelle conquête. »

Je reste bouche bée, ma copine, je la reconnais à peine. Maquillée comme une mannequin, les cheveux lissés vers le haut en un chignon habilement construit, une robe longue de haute couture révélant une cuisse svelte, elle a l'air d'une star d'Hollywood.



Crédit photo : Ben Mathis Seibel

Labyrinthe

Thème : symbolisme et les valeurs du mot « labyrinthe »



35 000 décisions par jour

Par Rebecca Angele

Droite ou gauche ? Une personne prend en moyenne environ 35 000 décisions par jour.

Droite ou gauche ? Un jean et un tee-shirt feront l'affaire ce matin.

Droite ou gauche ? J'ai envie d'un déjeuner sucré aujourd'hui : yaourt et granola.

Droite ou gauche ? Je vais attacher mes cheveux.

Droite ou gauche ? Je vais aller à l'école. Je suppose que cela n'a jamais réellement été un choix.

Droite ou gauche ? Écouter la maîtresse, ça aussi pas vraiment un choix, pourtant je ne réussis jamais à le tenir.

Droite ou gauche ? Il y a toujours deux choix d'entrées et de desserts à la cantine, pour nous donner une impression de choix. Cependant, un choix est toujours radicalement meilleur que l'autre. Les premiers arrivés ont donc le meilleur choix. Et les derniers ont ce qu'il reste. À la cantine, l'ordre de passage est du plus jeune au plus vieux, donc plus on vieillit moins on a le choix. J'aurais dû savoir que l'univers essayait de me prévenir !

Droite ou Gauche ? Jouer à cache-cache ou parler de garçons et de vidéo-clips que je n'écoute pas. Cache-cache bien sûr ! Ou pas. Plus personne de mon âge ne joue à cache. Il m'arrive de jouer avec les plus jeunes, mais pas trop souvent pour ne pas avoir l'air bizarre. Je reste donc assise à regarder le vide pendant mes vingt-cinq minutes de récréation, incapable de feindre un intérêt pour la conversation. C'est plate...

Droite ou Gauche ? S'épiler ou se raser ? Ni l'un, ni l'autre, mais je commence à être vraiment poilue et il paraît que ce n'est pas beau. S'épiler.

Droite ou Gauche ? Serviette ou tampon ? Ark ! Je suis vraiment obligée ?

Droite ou Gauche ? Soutien-gorge push-up ou corbeille ? Y en a-t-il un sans ce truc en métal qui me rentre dans les côtes ?

Droite ou Gauche ? En couple ou célibataire ? Comment peut-on parler de couple à douze ans ? Je suis trop jeune. Laissez-moi tranquille.

Droite ou Gauche ? Un test pour savoir mon futur métier ? Je ne me rappelle ni les questions ni mes réponses, ni le résultat.

Droite ou Gauche ? Lycée public ou privé. Public, je suis resté trop longtemps dans le privé.

Droite ou Gauche ? Filière scientifique ou littéraire ? Et si j'aime les deux ? La filière scientifique ouvre plus de portes. D'accord, je ne sais pas ce que je veux faire, gardons-les toutes ouvertes ! J'aurais préféré avoir plus d'heures de philosophie n'empêche.

Droite ou Gauche ? Passer ou rater mon permis de conduire. Rater, je savais que mon incapacité à distinguer ma droite de ma gauche me nuirait un jour.

Droite ou Gauche ? France ou Québec ? Québec, je veux changer de système.

Droite ou Gauche ? Bio ou Psycho ? Psycho, j'en ai besoin.

Droite ou Gauche ? Intervention ou recherche ? Recherche, je suis fatiguée d'intervenir.

Droite ou Gauche ? Seule ou en colocation. En colocation, puis seule, puis retour à la colocation.

Droite ou Gauche ? Pourquoi juste deux options ? Je choisis haut, bas, diagonale, reculer, tourner en rond, s'asseoir sur place. Puisque de toute façon, les choix de la vie ne sont pas un choix. Je choisis que mon labyrinthe de décisions soit en 3, 4, 5, 90 dimensions !



Vertige

Par Louise Bertrand

Il y a quelques mois, j'ai ressenti pour la première fois un vertige en me levant. Je venais de terminer un casse-tête, y consacrant des heures, la tête penchée. J'ai manifestement le vertige lorsque je m'approche d'un ravin ou que je ne suis pas rattachée à la terre par un quelconque soutien, mais là, ma tête tournait et j'ai dû m'agripper aux murs du corridor pour éviter la chute. Comme à chaque fois où un nouveau malaise apparaît, je me précipite sur Google en paranoïa. La recherche est toujours alarmante, jamais éloquente. Je prends donc rendez-vous avec mon médecin, convaincue d'avoir choppé une tumeur au cerveau. Pourquoi pas ? Mon frère a été opéré deux fois, à vingt-cinq ans d'intervalle pour ce type de cancer. C'est assurément génétique.

Une fois dans le cabinet, mon docteur me questionne, me tâte, prend ma pression artérielle, évidemment toujours trop élevée devant la blouse blanche, et me donne son diagnostic : la Covid est en cause, peut-être la longue ou du moins un de ses effets. J'opte plutôt pour un autre diagnostic. Je ne la crois pas. La dernière Covid subie remonte à près d'un an.

Je connais bien mon corps et ses manifestations, pas elle. Je reconnais ses diplômes, mais je refuse de croire qu'en l'espace de quinze minutes, la blouse blanche sait exactement ce dont je souffre. Je ne la conteste pas et reçois ses conseils d'usage trop minimes à mon goût. Ne pas trop rester concentrée longtemps est une recommandation importante à laquelle j'ajouterai de boire de l'eau et d'allumer une lumière près de ma source d'intérêt; ce que je fais désormais aux petites heures du matin lorsque l'insomnie me gagne et que je lis les nouvelles sur la tablette.

Tout allait bien jusque-là.

C'est hier que tout s'est effondré.

Mon cœur s'est quasiment arrêté lorsque j'ai ressenti une forte douleur à l'oreille. Je me suis précipité à la salle de bain, prise de nausées. Ma tête tournait sans arrêt, l'acouphène me gagnait. Je me suis vidée de tout mon être et mon âme angoissait au centuple. Je ne savais pas ce qui m'arrivait, mais j'avais peur. Mon conjoint voulait appeler une ambulance, lui qui, pourtant, est toujours imperturbable devant mes ennuis de santé, disant que tout passe, que rien n'est grave. J'ai refusé. Je me voyais déjà sur un lit d'hôpital, à moitié morte, mes enfants à mes côtés, moi réclamant l'aide médicale à mourir. Mes élucubrations fictives sont toujours intenses. Un genre de cinéma pour recevoir toute la reconnaissance que je mérite. À dix ans, j'étais comme ça. Souvent seule, je défilais un scénario catastrophe pour que l'on daigne enfin considérer ma petite personne, recevoir toute l'attention que j'espérais.

Constamment dans mon hypocondrie, je perds tout jugement. Je me transforme en Danny Torrance, poursuivi dans un labyrinthe par son père Jack dans le film de Stanley Kubrick, *Shining* ou *L'enfant lumière*, un des multiples romans de mon romancier adulé, Stephen King, dont je possède tous les titres. Sur ce labyrinthe construit sur un cimetière indien, je cours à en perdre souffle et je ne vois pas d'issue possible à ce dédale ni à la folie de mon père.

L'ambulance arrive. J'ai cédé. Pas d'attente. Batterie de tests. Je suis aux anges, mais pas encore morte. On prend soin de moi. Je pleure de peur. Je pleure d'émotion. Au moins cinq personnes s'activent au-dessus de moi, scrutent tous les recoins de ma personne. Mon conjoint me tient la main. Je ne suis pas loin des soins intensifs, il faut croire.

Et puis, le verdict tombe.

Je me sens coupable de ma paranoïa.

Tout s'explique.

Je fais une labyrinthite.

Je vais m'en sortir. Il suffira de quelques semaines et tout sera rentré dans l'ordre. Je repars avec une prescription d'antibiotique.

On a trouvé l'issue pour moi. Comme quoi il faut parfois se reposer sur une autre tête pour calmer ses esprits.

Jusqu'au prochain vertige...



Qui êtes-vous ?

Par Hélène Filteau

Labyrinthes, qui êtes-vous ?
corps, cerveau, âme...

Oui, bien sûr, il y a les labyrinthes extérieurs, jolies haies, arbustes fleuris,
romantiques...

mais ceux-là ne me font pas peur.

Ils sont jolis et peuvent même amener le corps à la flânerie...
par un banc posé là... rien à dire.

Mais le corps, ce labyrinthe qui tous les jours assure ma survie...

Il fait noir, on m'écrase, me bouscule dans tous les sens, et je tombe...

plouf... ça me brûle, me désintègre, m'arrache toute substance et je tombe
encore longtemps,

au ralenti, à l'infini...

et grâce à cette petite désintégration, je vis !

Il fait noir, des étincelles partout autour de moi, s'agitent dans toutes les directions...

jusqu'à ce que ce soit à mon tour d'être propulsée par je ne sais quelle force...

Impulsion irrépressible, m'envoyant je ne sais où...

Allez tous à la file ! mourir dans le noir là-bas...

Et, grâce à ces impulsions, je pense et je bouge...

Il fait noir, c'est la nuit, la nuit noire de l'âme...

Ce passage de l'acceptation de l'ombre au renouveau vers plus de lumière.

Que dire, sinon, pleurs, séparations, deuils, trahisons, peurs qui parfois empêchent de vivre...

De juste respirer... amplement ou de simplement sourire...

Toutes ces choses qui parfois bloquent la vitalité de la vie...

Toutes ces choses qui font partie de soi et qui, malgré tout, font que nous sommes là...

Humaines et vulnérables ! Mais présentes dans ce monde.



Un souvenir de voyage

Par Michèle Lesage

Elle pense qu'elle n'y arrivera pas. Dans cette ville étrangère, elle marche sans oser s'enquérir du chemin pour regagner son hôtel.

Elle avait quitté le groupe, attirée par une boîte au mécanisme d'ouverture ingénieux. Une merveille dans un bois d'une espèce rare. Elle en a demandé le prix. Le marchand lui a répondu qu'elle n'était pas à vendre, puis l'a retenue alors qu'elle sortait de l'échoppe.

— Mademoiselle, ne partez pas si vite. Vous êtes connaisseuse, je le vois bien.

Le commerçant insistait pour qu'elle examine les beaux objets de sa boutique. Elle a répliqué qu'elle devait rejoindre son groupe.

— Voyons, un petit moment, une minute, quelques secondes suffisent. Quelque chose vous tente ?

Inquiète, elle jette un œil derrière elle. Au loin, le guide lui fait signe de se presser. Elle désire rester polie, l'homme lui semble aimable. Elle se rassure : le guide sait qu'elle s'est attardée.

Au fond du magasin, un escalier descend quelque part. Le vendeur l'invite à le suivre.

— À l'étage du dessous, j'ai de plus jolis articles encore. Ce sera l'affaire d'un instant. J'offre de bons prix.

Tout ce qui se trouve accroché aux murs et suspendu au plafond lui apparaît comme autant de trésors fabuleux. Elle n'a rien admiré de pareil dans son pays. Séduite, elle se rend au sous-sol. Autour d'elle, plus aucun client. L'homme qui l'accompagnait a disparu.

Un tourbillon, une aspiration vers le centre de la Terre, c'est ce qu'elle a raconté lors qu'elle a été retrouvée après des jours de recherche. Elle n'a jamais pu identifier l'endroit où elle avait pénétré ni reconnaître la personne qui l'avait attirée au fond de sa boutique.

Des suites de cette aventure, elle n'a gardé aucun souvenir, ni blessure ni problème de santé. Dix ans plus tard, elle s'interroge toujours sur ce qui s'est produit. Dans ses bagages, elle a conservé la boîte qu'elle avait dérobée. Elle n'a aucune idée de la manière dont elle s'ouvre, ce qu'elle renferme. Le matin, lorsqu'elle se lève, c'est la première chose qu'elle regarde. Anxieuse, elle attend la sonnerie qui se fera entendre inévitablement un jour. Le marchand viendra exiger son dû.



L'aventure

Par Martine Marcotte

Voilà que je ne m'y retrouve plus dans le dédale des petites rues. Il fait sombre et j'ai de plus en plus froid et faim. Je dois bien l'avouer, je suis perdue! Que va-t-il m'arriver ? Moi et ma manie de ne pas vouloir revenir sur mes pas !

Il faisait tellement beau; une douceur inattendue pour la saison et plein de soleil pour illuminer les couleurs restant dans les arbres. J'étais partie un peu tard, certes, mais il y avait déjà un bon moment que je m'étais promis de visiter ce quartier dès que j'en aurais l'occasion. Autant en profiter de ladite occasion qui risquait de ne plus se présenter avant longtemps. Je m'étais égarée en m'y rendant, mais ça en valait la peine. Un lieu idéal pour marcher, rêver, m'enivrer de toute cette beauté. J'ai marché, et marché encore, avant de réaliser que je ne savais plus exactement où j'étais. La solution la plus simple aurait été de revenir sur mes pas, mais il me restait tant à découvrir et je finirais bien par aboutir quelque part. Alors j'ai poursuivi mes déambulations malgré que le soleil baissait de plus en plus. Ce que je peux être têtue !

Si je m'étais égarée dans l'enchevêtrement des rues anciennes où on ne voit pas plus loin que le bout de son nez, il n'était pas plus facile de m'y retrouver dans cette zone mixte qui semblait à l'abandon. Les rues plus larges et plus longues ne me permettaient pourtant pas de trouver de points de repère. La pénombre n'avait rien de rassurant et les réverbères n'étaient toujours pas allumés. Le seraient-ils bientôt qu'ils étaient tellement éloignés les uns des autres qu'ils ne me seraient pas très utiles. Je n'avais plus idée de la distance parcourue ni de la direction à prendre.

Puis j'entends des pas... De ne plus être seule ne me réconforte pas, je me sens plus isolée que jamais. Décidément, je lis trop de thrillers, encore heureux que je fuie les films d'horreur. J'ai peur, les idées s'entrechoquent dans ma tête. Et si c'était un bon samaritain ? Et si c'était un maniaque guettant les vieilles femmes assez écervelées pour s'aventurer ici ? Vivement mon téléphone ! Il est complètement déchargé...



La page 365

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Avant de m'endormir, je brandis mon crayon préféré du moment. Il est rendu tout petit. Tant pis. Je prends le temps de le tailler minutieusement. Je sais qu'il reste de la vie dans ce graphite si fidèle. Il m'a suivi partout. Jérusalem. Calcutta. Rome. Lourdes. Saint-Jacques de Compostelle. Je le pose minutieusement sous mon oreiller aux cas où l'insomnie me frapperait encore cette nuit.

Quelques heures plus tard, le ronflement des autres dormeurs me réveille. Après toutes ces années à côtoyer les auberges de jeunesse, je ne me frustre plus en raison des sons nocturnes émis par mes colocataires temporaires. Cependant, ne parlons pas de la présence nocive des moustiques. Depuis que je suis arrivée au cœur d'un milieu rural en Côte d'Ivoire, ma peau ressemble à un vrai jeu de « Relier les points ». Pis, l'image révélée ne sera rien d'autre qu'un gribouillis, alors pas la peine d'essayer.

Je prends le temps d'ajuster mon filet qui est censé me garder à l'abri de ces petits vampires raffolant de mon sang et je glisse mon drap par-dessus. J'insère ma main droite dans mon sac pour en retirer ma lampe frontale. Je la pose sur ma tête et je m'assure que le drap opaque bloque bien la lumière que je veux projeter.

Au-dessus de moi, j'entends la dame se retourner quelques fois dans son lit. Elle grommelle quelque chose comme si elle n'était pas d'accord avec le prix que lui fixait l'un des marchands lors d'une visite touristique de la veille.

Cré marchandage !

Je souris. Quel excellent jeu de rôles. Après toutes ces années, je suis devenue une experte négociatrice. Vous entrez dans une danse parfois tranquille, d'autres fois rythmée, d'où personne ne sort gagnant. Parfois, le marchand est à la merci de l'acheteur et, d'autres fois, les rôles sont inversés.

Ma lampe de poche clignote.

Maudit ! Je devrai chercher des piles double AA. Je suis loin de toute boutique moderne. Ici, dans la brousse, on s'arrange avec les moyens du bord. J'enlève ma lampe et la secoue vigoureusement en croyant fermement que c'est comme ça que l'acide de mes piles s'activera. Lorsque mon poignet m'indique qu'il en a eu assez, je remets ma lampe au milieu de mon front.

Victoire !

Le jet de lumière est juste assez fort pour mes besoins.

Je risque de sortir mon bras en dehors de mon filet de protection pour sortir le livret qui m'accompagne depuis le début du voyage. J'inspire l'odeur de la mine de mon crayon. Il n'y a rien de mieux que cette senteur pour calmer mes tourments. Le plus silencieusement possible, je tourne la page. Je suis déjà rendue à la page 365. C'est rigolo parce que cela fait justement un an, depuis que je parcours les terres saintes en guise de trouver une réponse à mes questions.

Super ! La page 365 se trouve à être mon épreuve préférée. Je me répète doucement que je peux le faire. Mon petit crayon me rappelle que je n'ai presque plus de munition alors que je dois arriver en un seul essai à trouver la sortie de ce labyrinthe, niveau expert.



Une sensation nouvelle

Par Paule Simard

Depuis quelques jours, une sensation nouvelle m'habite. Elle circonvole dans mon cerveau, elle se greffe au fil de mes pensées, elle m'obsède, elle m'habite, elle me hante.

J'en cherche le point de départ. Avec mon bâton de sourcier, je tente de recréer le chemin jusqu'à cette entité qui me dérange. Une impression sourde gorgée de tristesse. Elle s'impose sans que j'arrive à en saisir le sens.

Le chemin familial est celui qui s'impose. Est-ce dans ma relation avec ma mère ou mon père qu'elle tire son origine. Est-ce plutôt de mes frères, ces deux êtres tant aimés et tant haïs. Je cherche dans les racoins, je fouille, je scrute. D'où est-ce qu'elle peut bien venir? Mon enfance est imprégnée de petits fragments de tristesse, mais cette dernière n'a pas la même saveur, ne puise pas à la même source.

Côté école aussi, les traces de tristesse sont pléthores. Mais encore là, il y a ressemblance, mais pas similitude, mon malaise est différent.

La petite école où je tentais de me faire une place, les règlements qui emprisonnaient mes élans spontanés. Puis le pensionnat. Là c'est clair, la tristesse était très présente, mais elle s'enfouissait dans la sororité du quotidien, les liens qui se tissaient, les mailles qui se construisaient.

Quels que soient les coins que je scrute, la bête s'éloigne, je n'arrive pas à la saisir. Si, au détour d'un souvenir, j'ai l'impression de m'en approcher, le détour suivant m'en éloigne. Je m'égare. Lorsque je rebrousse chemin, c'est trop tard, toute trace de cet objet s'est évaporée.

Peut-être la source est-elle plus récente, moins reculée dans le cours de mon histoire ? Alors le dédale serait moins obscur, moins enfoui, plus à ma portée. Mais toujours, rien ne me vient. Cette tristesse m'échappe aussitôt que je cherche à la saisir. Elle recule dans les chemins de travers, elle se glisse sous les feuillages en décomposition.

Peut-être prend-elle sa source au moment du big-bang, au moment de mon big-bang, quand le spermatozoïde a percé l'ovule qui allait être le mien. Peut-être est-ce dans ce corps, déjà imbibé de la tristesse de mes aïeux, que j'ai puisé cette mélancolie qui refait surface à tout moment. Mais comment trouver sa trace. Est-ce que reconstituer la maquette des vies de mes ancêtres me permettra de mettre le doigt sur l'origine de mon malaise actuel ? Est-ce d'ailleurs possible d'en comprendre le point de départ. Qu'est-ce qu'il y avait avant le big-bang ? Le saurai-je un jour ?



Les traboules de Lyon

Par Sylvie Tardif

Une nouvelle déception amoureuse, une nouvelle fuite, un voyage. Jeanne partait à l'étranger pour réparer son cœur des hommes qu'elle laissait courageusement entrer dans sa vie et dont elle les chassait avec la même détermination quand l'amour était desservi. Elle avait besoin de s'éloigner pour y voir plus clair. Son esprit était confus par un cœur qui faisait mal et requérait qu'elle reste dans une relation

bancale alors que d'y rester était tout aussi douloureux. Jeanne avait choisi la ville de Lyon pour se consoler. Non seulement elle connaissait la ville pour y avoir fait ses études, mais elle ne l'avait plus visitée depuis trente ans et la revoir lui ferait du bien. Un lieu connu saurait réorganiser son chaos interne. Elle y était depuis quelques heures entre le Rhône et la Saône et elle ne pouvait que se réjouir de son choix. À peine descendue de l'avion, elle avait demandé au chauffeur de taxi de la déposer devant Notre-Dame de Fourvière pour revoir les mosaïques de la basilique qui lui avait tant plu et pour le point de vue imprenable sur la ville.

Se perdre. Elle avait toujours un premier réflexe quand elle arrivait quelque part. Elle avait envie de se perdre comme si de se mettre en danger physiquement, en état de fièvre, était la seule façon d'oublier la peine qui la rongait. Elle n'avait pas oublié les traboules de Lyon, cet énorme labyrinthe qui faisait le bonheur des touristes. Elle n'avait pas oublié le dédale des couloirs du Palais de justice qui permettaient aux avocats d'accéder aux bureaux des juges donnant l'impression de lieux secrets à l'intérieur même du bâtiment. Elle n'avait pas oublié les petits bouchons où manger était un pur bonheur, mais où l'exiguïté des lieux heurtait sa bulle personnelle qui ne tolérait aucune intrusion.

Jeanne respirait l'air frais de l'automne sur le promontoire de la basilique, parmi les badauds et les touristes, sachant désormais que les traboules de la ville et la griserie d'un Côte-Rôtie panseraient ses plaies. Ses pensées ne pouvaient aller dans plus de sens que l'organisation étrange de cette ville où se perdre et se retrouver tenaient du miracle. Calmer le flux de ses pensées. Rester avec l'amoureux pour l'amant qu'il était. Rester avec l'amant et taire les sentiments amoureux envers un homme qui ne voulait pas s'investir dans une relation de couple. Fuir l'homme pour une relation plus satisfaisante. Rester seule en attendant la relation plus satisfaisante. Persister ou rompre. En attendant de trouver la réponse, Jeanne avait des traboules à explorer. Et si la vie était un énorme labyrinthe dans lequel il fait bon se perdre et où la fuite est la seule façon de survivre.



Dire sans dire

Thème : Exploration des figures de style qui permettent de dire sans dire



Un témoignage parfait

Par Rebecca Angele

À la suite du témoignage de sa présumée victime, l'accusée pouvait pressentir la foudre du jury qui s'abattrait sur elle. C'était un témoignage parfait. L'accusée n'y connaissait rien en droit, mais elle avait la certitude que s'en était fini pour elle. Il lui suffisait d'observer les yeux pétillants du procureur de la couronne et la mâchoire serrée de l'avocat de la défense. Elle était dans de beaux draps !

La respiration de l'accusée s'accélérait. Elle déglutissait péniblement. Des sueurs froides coulaient le long de ses tempes. Les murs du tribunal semblaient se refermer sur elle.

C'était un témoignage parfait. La présumée victime avait dit toutes les bonnes choses au bon moment. Mais le plus efficace dans son témoignage restait tout ce qu'elle ne disait pas. Tout était parfait, de son choix vestimentaire à son choix de coiffure. De sa démarche chancelante à la façon dont elle empoignait ses mains, qui mettait en évidence ses ongles absents. De sa façon de pincer ses lèvres fissurées à sa façon de détourner le regard avec l'œil qu'il lui restait. L'absence de maquillage permettait de voir avec précision chaque cicatrice. Si l'accusée avait eu une quelconque connaissance en maquillage, elle aurait pu distinguer l'« *highlighter* » qui les mettait en évidence.

Le plus efficace était sans doute le choix de minimiser, dans ses mots seulement, les conséquences de son agression. « C'est inconfortable », avait-elle dit pour décrire une douleur qui semblait insoutenable. La présumée victime ne faisait d'ailleurs référence à l'agression que comme « l'événement ». C'était en ne cherchant, en apparence, ni pitié, ni sympathie ni compassion qu'elle les avait toutes obtenues du jury.

Un plaidoyer de culpabilité aurait sans doute permis une peine moins lourde, mais les derniers grains de sable venaient de chuter. Son avocat l'avait prévenu. Dans les circonstances la peine maximale encourue était l'emprisonnement à perpétuité. L'accusée le sentait dans ses entrailles, coupable ou non, elle allait passer le reste de sa vie en prison.



N'y voir que du feu

Par Louise Bertrand

L'assèchement de mes yeux nécessiterait l'aide de l'optométriste. Cela faisait quelques jours que je ressentais des picotements, même de l'échauffement. Je savais que ce n'était pas normal, même si ma mère n'y voyait rien de grave, mais bien sûr qu'elle n'y voyait rien. Avec elle, tout était si simple et si compliqué à la fois. Elle-même aux prises avec de la dégénérescence maculaire qui ne lui permettait qu'une vision périphérique, elle trouvait le tour de vaquer à ses occupations habituelles, de cuisiner, de tisser et de regarder la télévision. En fait, quand mon père critiquait un de ses repas, il s'exprimait souvent en ces termes : « C'est pas mauvais, mais tu peux perdre la recette! » Quand elle tissait, elle fonçait tête baissée et yeux quasiment clos tant elle avait de l'expérience en la matière. Ses doigts étaient passés maîtres dans l'art de connaître la bonne tension de fil, l'agencement de la tricolette et la perfection du rebord de la catalogne ou du napperon en voie de réalisation. Devant le petit écran, bien que ses dimensions aient augmenté au fil des ans (l'écran, pas ma mère), elle connaissait par cœur les traits de son animateur matinal, devinait les réponses de son quiz préféré bien que papa contribuait énormément à l'effort, et s'endormait sur les films d'action.

Sur ce dernier point d'ailleurs, je suis la digne représentante de ma mère et bien que je ne vise personne, il va de soi que tout le voisinage imite en tous points cet affalement de fin de journée.

Ceci expliqué, il fallait maintenant que j'obtienne un rendez-vous pour régler mon problème visuel. Ce n'était pas simple d'autant plus que mon optométriste m'avait informée, lors de ma dernière visite, qu'elle songeait à lever les feutres. Bien malgré elle, la retraite devant aidant, toutes les tentatives d'attirer un nouvel optométriste s'étaient avérées vaines. Je ne connaissais donc pas le sort qui m'attendait. Devrais-je m'expatrier dans la grande ville, reporter ou renoncer ? C'était un gros problème, il fallait y voir ! Je me disais que devant l'assèchement total de cette spécialité dans ma ville, je pourrais toujours pleurer un bon coup, remédiant là, bien que temporairement, à mon irritation corporelle. Voilà que l'irritation de mes sens s'élevait lentement lorsque la réceptionniste m'informa qu'il me faudrait attendre quelques mois et rappeler plus tard, l'agenda de l'optométriste itinérant étant complet. Je n'y voyais maintenant que du feu...

C'est la pharmacienne qui finalement m'ouvrit les yeux.

Dans ses multiples étagères destinées à la prise en charge notamment de nos maux de tête ou de cœur, se trouvaient quelques astucieux flacons pour redonner du lustre à nos pupilles, oui ma fille ! Bien sûr, ma mère n'était pas loin tout en n'étant pas là. Son regard perçant avait guidé le mien vers la petite bouteille miraculeuse dont le produit était conçu pour un soulagement immédiat. J'étais au paradis après quelques gouttes distillées.

De retour à la maison, bien accueillie par le chien à la queue frétilante, je n'entrevis pas tout de suite le chat posté à la fenêtre du salon qui était happé par le ballet incessant des cardinaux sur notre mélèze japonais. Il s'agissait là d'une nouvelle présence animale dans un lieu où pourtant la gent féline n'avait jamais mis la patte. Bien installé dans son nouveau refuge, le chat du voisin parti en vacances (le voisin pas le chat) avait confié Patof à mes parents sans que j'en sois informée.

Avec l'aide du chat, l'assèchement des yeux reprit de plus belle !



L'odeur de l'adrénaline

Par Michèle Lesage

La puanteur du dépotoir attirait les ours et nous prenions plaisir à nous approcher de l'infâme endroit pour les apercevoir en train de se gaver d'ordures. Nous nous y rendions sans en aviser les responsables du camp de vacances. Durant les temps morts, d'un pas décidé, avec des blagues et des rires, la tête et les épaules droites, nous marchions à la rencontre de la vie sauvage, imprévisible. Les ours positionnaient leurs museaux dans le vent pour identifier d'où venait l'odeur humaine, mais, en général, nous ignoraient. Après quelques étés, nous en avons fait une activité d'initiation. Nous appâtons nos victimes avec cette chouette invitation : « Suis-nous, nous voulons t'admettre dans la gang, mais tu dois passer un petit test. »

Ainsi, plusieurs nouveaux campeurs ont goûté à la gentille expérience que voici. Tandis que nous nous tenions à distance, le jeune devait se déplacer à contrevent vers la bête de son choix, tendre la main vers sa gueule et prononcer bien fort : tss-tss-tss. Nous les rassurions : « Ils sont inoffensifs, ne crains rien ». Nous n'allions pas jusque-là, heureusement, mais c'était un divertissement de les regarder qui s'avançaient, les jambes en *marshmallow* et d'observer leur soulagement lorsque nous leur indiquions qu'il était temps de reculer.

Un jour, nous avons atteint le site en compagnie d'une fillette d'une douzaine d'années qui causait pas mal de trouble aux animateurs. Toujours à l'écart, elle ne participait aux jeux collectifs que par sa présence. Un boulet. Vengeance inconsciente ou désir de lui faire vivre quelque chose de spécial pour mieux l'intégrer, nous avons décidé de la soumettre à cette épreuve. L'enfant incontrôlable, au lieu d'attendre les instructions, a couru vers deux ours de bonne taille. Surpris, ils se sont dressés sur leurs pattes arrière en grognant. Les yeux fous, ils se sont rués dans le sens contraire, c'est-à-dire vers nous.

Par chance, il s'agissait d'une feinte pour éloigner les agresseurs qu'ils ne voyaient que très mal. Les ours en effet possèdent une mauvaise vision. Nous le savions, mais nous avons détalé comme des lapins, laissant la campeuse au milieu du dépotoir, sans protection. Lorsque nous nous sommes regroupés, la sueur coulait sur nos visages. Mes poumons brûlaient, l'inflammation de ma langue m'empêchait de parler. Nous y sommes bien sûr retournés pour récupérer la fillette. Ni les ours ni la fillette n'y étaient plus.



Le risque de dire

Par Martine Marcotte

À partir des mots « résistance.s » et « code.s », j'avais rédigé la phrase suivante : Bon, ce qui me vient à l'esprit, c'est la résistance, en France, durant la Deuxième Guerre mondiale, et les codes utilisés dans les communications.

Il y avait certes les communications radio des résistants ou des espions avec d'autres cellules ou avec les instances les chapeautant à l'étranger. J'imagine bien la difficulté de rédiger des messages concis et précis, de les encoder puis de les transmettre en émettant le moins longtemps possible.

Ce qui m'apparaît encore plus complexe et stressant, c'est la communication au quotidien. Comment faire passer un message à un co-conspirateur sans que le véritable contenu du message ne soit évident pour les autres personnes présentes ? Il y a la bonne vieille méthode du petit bout de papier glissé subrepticement, ne l'avons-nous pas tous fait à l'école ? Mais alors, une certaine proximité physique est nécessaire et que faire par la suite pour se débarrasser du papier compromettant ? On a bien dû penser à utiliser des expressions, des régionalismes, espérant que les forces d'occupation ne connaissent pas assez bien la langue pour discerner le véritable message. Même alors, comment procéder en présence de collabos ?

Encore plus stressant, il me semble, comment ne pas communiquer par son ton et ses gestes des émotions, des sentiments qui risqueraient d'être mal vus par les autorités ? Et pire encore, en cas d'interrogatoire, comment cacher sa peur, sa crainte d'en dire trop, prétendre ne rien savoir, ne pas être concerné ?

Même si j'ai rêvé dans mon enfance d'être une espionne habile et courageuse, j'aurais été tellement mauvaise dans ce rôle ; je suis tellement gaffeuse ! Certes, je suis capable de me fermer la trappe la plupart du temps. Mais ça peut aussi être louche, dans certaines circonstances, de ne rien dire. La litote est bien utile pour éviter de décourager quelqu'un qui, malgré ses efforts, n'a pas bien performé. Il m'est arrivé également de souligner l'originalité d'une tenue alors que la juxtaposition des couleurs me choquait. L'euphémisme peut aussi alléger quelque peu la brutalité du message. Mais ces figures de style sont d'autant plus difficiles à appliquer que l'émotion ressentie est forte. Par contre, j'ai du mal à résister au plaisir de l'ironie. Ça peut être tellement satisfaisant de dire ce qu'on a envie de dire sans que cela puisse se retourner contre nous ; il est cependant moins risqué de le faire par écrit pour éviter que notre ton ne nous trahisse.



Jours de chasse

Jean devait faire la course contre Romain, son rival, parce que les jours de chasse de la meilleure femme du village étaient comptés. Il va sans dire que le curé allait essayer de s'en mêler, mais les deux tourtereaux se livreraient une bataille sans merci. Allaient-ils chercher une femme du même village où il y aurait sûrement un lien de parenté ou braveraient-ils de nouveaux horizons pour assaisonner un peu leur progéniture ?

Enfant de chœur depuis son enfance, Jean égrenait quotidiennement son chapelet qu'il avait reçu de sa grand-mère juste avant son décès. Orphelin de père, il avait appris à accomplir les tâches physiques tout en s'occupant des enfants pendant que sa mère, Marguerite, et sa grande sœur étaient occupées à la cuisine.

Marguerite, fière de son fil aîné, s'inquiétait que celui-ci ne soit pas assez combatif pour conquérir sa bien-aimée. Elle savait qu'il céderait sa place facilement et finirait sa vie en vieux garçon. Discrètement, elle courut avant l'aube sur le sentier qui menait droit vers le presbytère. Elle savait que son ami d'enfance y dormait toujours, mais elle lança quelques cailloux à sa fenêtre pour ne pas éveiller les soupçons de Marie-Paule, la bonne du sacerdoce.

Dans moins d'un quart d'heure, les deux avaient un thé chaud en main et discutaient des tracas de cette dernière :

— Bonjour mon Père. Vous savez, mon Jean, y mérite quelqu'un de bien comme la belle Rose. Vous ne pensez pas ? Elle est douce, charmante et bien élevée.

— Vous avez raison chère Marguerite. Cependant, n'oubliez pas que Romain a bien plus que de la pauvreté à offrir. Vous savez que je ne me mêle plus trop des amours de mes paroissiens depuis que ma santé ne me le permet plus.

— Oui, vous avez raison. Pardonnez-moi mon père pour les paroles que je vais prononcer, mais ce Romain n'est pas un très bon catholique. Il ne vient pas à la messe toutes les semaines. Jean est toujours à vos côtés et il aide tout le monde dans la paroisse.

— Merci ma chère. Le Seigneur entend vos prières. Ce sera au plus fort de remporter la course. Encouragez votre Jean à glisser des mots doux à la chère Rose. Elle frôle les seize ans et devra saisir l'occasion de réaliser son devoir d'épouse ou d'entrer au couvent, comme le veut son père.

— Monsieur le Curé, Jean est si réservé. Il connaît Rose depuis qu'ils sont bébés. Je vais essayer de le guider du mieux que je peux. En plus, je sais que Rose me sera d'une grande aide. Il ne faut pas la laisser aller au couvent.

— Allez en paix ma chère amie, je vais voir ce que je peux faire.

Jean se fixait dans le miroir. Il commençait à ressembler à son père. Ce dernier était parti bien trop rapidement par la fièvre. Un frisson traversa son corps pour lui rappeler qu'il n'était pas aussi dur que son père. Il voulait être un mari attentionné et affectueux à l'égard de sa femme. Cela était tout le contraire de ce qu'avait connu sa pauvre mère. Après avoir fini sa toilette, il s'agenouilla une dernière fois à côté du lit avant de se rendre à la grange pour prier :

— Seigneur, faites que Rose m'aime. Je sais que je n'ai pas un sou à lui offrir, mais je sais qu'on pourrait être heureux. Il y a beaucoup de place dans la maison familiale pour nous deux ainsi que nos enfants. En plus, Rose s'entend bien avec mes sœurs. Donnez-moi le courage de lui demander sa main avant que Romain ne le fasse. Oh, puis, pardonnez-moi Seigneur si j'ai pêché. Amen.

Au village, Romain venait de finir de prendre un bain chaud. Il n'attendait que la bonne pour l'aider à s'habiller. Il espérait que celle-ci avait bien lavé sa chemise préférée. Il décida de se peigner et attendit patiemment l'aide de la bonne. Une odeur de saucisse se répandait partout dans la maison à trois étages. Il savait que Rose n'avait pas de cours aujourd'hui, alors il en profiterait pour aller la visiter. Son père lui prêtait sa voiture. Il n'aurait pas à se salir en marchant sur les chemins de terre jusqu'à la campagne. Il savait qu'il sauverait la famille de Rose. Il sentait que c'était son devoir.

— Béatrice, où êtes-vous ? J'ai besoin de me dépêcher.

— J'arrive, monsieur Romain. Je dois sortir les saucisses du four.

— Laissez-faire. Je vais me débrouiller.

— Je suis désolée. Votre déjeuner restera au chaud pour vous.

À quelques miles de là, une jeune demoiselle observait le lever du soleil.



La mystique de l'amour

Par Sylvie Tardif

Paul avait suspendu des lanières au plafond de son loft pour les utiliser comme des ceintures afin d'y attacher ses maîtresses d'un soir. Il était devenu expert dans l'art du bondage. Il adorait ligoter ces amantes. Elles étaient alors dociles, incapables de mouvement, soumises entièrement à son plaisir.

Paul était un mystique de l'amour. Il carburait au mystère impénétrable de la séduction. Pénétrer le mystère lui faisait perdre tous ses moyens. Conquise, son amante ne l'intéressait alors plus du tout. Il adorait faire semblant d'aimer. Son désir s'alimentait davantage de faux que de vrai. Le oui pour un non, le non pour un oui exaltait ses fantasmes. Il avait l'âme d'un missionnaire qui convertit une proie à la fois.

Amandine devait arriver au loft d'une minute à l'autre. Petite amande au milieu du fruit qu'il lui faudrait dévorer avant d'en dénicher le cœur. Il avait séduit cette prochaine victime sur un site de rencontre. Il y avait mis plusieurs semaines et quelques repas dans de luxueux restaurants de la ville avant qu'elle ne consente à le rejoindre dans sa garçonnière.

L'homme était prêt, les lieux aussi. Il avait allumé des bougies, le champagne était au frais, la musique d'ambiance était douce et agréable. Son parfum aux notes de vétiver embaumait légèrement la pièce d'une touche masculine.

La sonnette lui indiqua qu'Amandine venait d'arriver.

Il l'invita à monter. Amandine fut agréablement surprise par le décor romantique mis en place, un peu perplexe par les courroies suspendues au-dessus d'un lit baldaquin drapé de voile bleu nuit dans un coin du loft. Pour ne pas perdre son attention, Paul menait une conversation qui ramenait le regard d'Amandine vers lui.

— Tu as trouvé un stationnement facilement, lui demanda Paul, en servant le champagne.

— Oui, j'ai utilisé le stationnement souterrain du complexe hôtelier voisin de ton immeuble, lui répondit-elle.

— Je t'invite à t'asseoir près de moi sur la causeuse afin qu'on puisse poursuivre la discussion en savourant les bulles. Je suis tellement heureux que nous soyons enfin seuls pour une soirée romantique.

— Nous ne nous connaissons pas beaucoup. On peut prendre le temps de se découvrir encore un peu, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, j'aime prendre le temps de découvrir une femme. Il est important de faire le bon choix. Il y a tellement d'étranges personnages sur les sites de rencontre.

— Effectivement, tu m'as mise en confiance en acceptant plusieurs rendez-vous dans des restaurants, mais j'ai encore besoin de plusieurs rendez-vous avant de... Je ne suis pas une femme facile.

— Loin de moi cette idée, j'adore que tu résistes, pardon, je voulais dire, j'adore que nous prenions le temps de nous connaître.

— Qu'aimes-tu de moi ? Pourquoi as-tu envie de poursuivre nos rencontres ?

— Je te trouve belle, bien entendu, mais c'est ta retenue, ta timidité. C'est cette façon que tu as de ne pas te dévoiler tout de suite qui m'a chaviré lors de notre premier rendez-vous. Tu te laisses désirer. Il me convient tout à fait de prendre toute une vie pour apprivoiser ton cœur.

Paul leur servit un deuxième verre de champagne. « Elle est très élégante ta robe portefeuille, Amandine », lui dit-il en s'approchant d'elle sur la causeuse qu'il partageait.

Amandine était assise près de l'accoudoir du canapé, elle ne pouvait déplacer son corps. Elle se crispa un peu. Paul le perçut. Il fit mine de retourner vers la bouteille de champagne pour se déplacer un peu. Il ne devait pas l'effrayer. Il devait tranquillement l'amadouer jusqu'à ce qu'elle soit à portée de main et qu'il puisse la prendre dans ses filets. Il serait patient. Elle serait bientôt sienne. Il ne lui fallait qu'un peu de temps.